LETTRES RELATIVES À L'ÉDUCATION, PAR MLLE LE MASSON LE...

Marie Le Masson Le Golft





LETTRES

RELATIVES

A L'ÉDUCATION.

LETTRES
RELATIVES
A L'ÉDUCATION,

Par Mlle. LE MASSON LE GOLFT,

De l'Académie Royale des Belles-Lettres d'Arras, du Cercle des Philadelphes. etc.



A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Goëtlosquet, rue Haute-Feuille, n°. 20.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

PARMI les obligations des pères et mères, l'une des plus importantes et des plus difficiles à remplir fut toujours l'instruction des enfans, principalement sur ce qui regarde les mœurs et les belles connoissances. Mais quelques devoirs impérieux, ou la crainte de ne pouvoir remplir celui-ci dans toute son étendue, déterminèrent en tout temps des parens, qui joignoient à la tendresse paternelle tout ce que la prudence et la sagesse peuvent suggérer, à s'associer les personnes les plus

capables de les seconder. Philippe père d'Alexandre se félicitoit moins de ce que le ciel lui avoit donné un fils, que de l'avoir reçu lorsqu'il pouvoit en confier l'éducation à Aristote. Mais combien se déchargent de ce soin précieux sans motifs légitimes? combien même s'en trouve-t-il qui croient pouvoir se dispenser de surveiller l'éducation? D'autres, par une inconséquence difficile à comprendre, la confie en tout ou en partie à des mercenaires sans délicatesse, sans talens, à la disposition desquels ils ne laisseroient pas une somme modique. Quelques-uns, joignant à la tendresse et à la prudence

toute l'adresse possible, ou peu favorisés des dons de la fortune, ou trop éloignés des meilleurs maîtres, cultivent la bienveillance d'hommès choisis dans les états dont les bonnes connoissances forment la base, et procurent ainsi à leurs enfans l'avantage inestimable de s'instruire avec facilité. Entre les ecclésiastiques il s'en trouve qui aiment à se rappeler les principes des sciences intellectuelles. Il en est de même d'un ingénieur, d'un géographe à l'égard des sciences exactes. Les ministres de la santé peuvent procurer la connoissance des sciences naturelles, et un artiste celle des arts qui ont

le dessin pour base. Quant aux belles-lettres, ceux qui ont fait de bonnes études en inspirent le goût, etc. etc.

Quoiqu'il soit possible de prendre de ces sciences, et de plusieurs autres, une connoissance suffisante pour l'éducation, il n'est pas toujours utile d'en mettre un si grand nombre à contribution; le choix doit être relatif aux besoins ou au goût particulier de chacun. Il est beau sans doute de posséder un fond riche, un fond pour ainsi dire inépuisable, qui fournisse également à la conversation et à la retraite à laquelle les femmes sont souvent obligées par

bienséance. Mais l'utilité et l'agrément dépendent du choix judicieux qu'on a su faire, plutôt que de l'universalité. A la clarté des préceptes, les amis que j'ai désignés, sont presque toujours à portée de joindre la présence des objets qui les rendent sensibles : alors quelques leçons bien données et bien saisies, suffisent pour mettre en voie ; il arrive qu'on n'oublie jamais les principes reçus de cette manière, et qu'on fait des applications justes et fort étendues.

Les sentimens pourroient se trouver partagés sur la nature et l'étendue des connoissances qui doivent entrer dans l'éduca-

tion d'une demoiselle : ceci est relatif aux circonstances ; mais on doit se ressouvenir que selon l'expression de l'écriture, rien n'est comparable à l'ame d'une femme bien instruite. Une délicatesse bien placée pourroit aussi porter quelques personnes à penser qu'à certains égards, une demoiselle ne doit se permettre que très-difficilement d'écrire sur l'éducation : ce n'est donc que pour faire connoître les motifs légitimes qui m'y ont déterminée, que je publie ici deux paragraphes extraits des lettres que m'ont fait l'honneur de m'adresser d'illustres Sociétés.

Il sera facile de s'apercevoir à

la lecture des lettres qui composent ce volume, que ce sont des réponses à celles par lesquelles MADAME MM. DE B.. comtesse de.., ma invitée à une correspondance relative à l'éducation de Mademoiselle sa fille. Quelques phrases n'offriront peut-être pas à ceux qui les liront tout ce qu'elles présentèrent à la personne à laquelle elles furent écrites : il y en a si peu, que je me suis dispensée de les expliquer.

Les circonstances m'ayant obligée de retracer dans les lettres suivantes, des parties de la première, elle auroit pu être retranchée ; il y eût eu cependant quelque inconvénient. L'une des prin-

cipales raisons pour lesquelles je n'ai point donné celles de MADAME la comtesse DE... c'est qu'elles contiennent, outre les demandes et les réflexions, des détails de confiance, des expressions honorables et très-flatteuses, dictées par le sentiment, etc.

Aux douze premières lettres à MADAME la comtesse DE..., j'ai pensé que je pouvois joindre la réponse à celle que m'a fait l'honneur de m'adresser le Cercle des Philadelphes.

PARAGRAPHE

D'une lettre du Cercle des Philadelphes.

Au Cap François, 1 juin 1786.

MADEMOISELLE, et très-honorée Consœur,

. . . .

LA lecture de votre sixième lettre sur l'éducation, devoit naturellement exciter une juste curiosité de connoître les autres: le Cercle ose espérer que vous ne vous refuserez pas à la satisfaire. C'est une partie bien négligée ici,

que celle de l'éducation : on devroit tout attendre des Créoles s'ils en étoient favorisés. Répandez-y, Mademoiselle, vos idées sur ce sujet intéressant; vous serez la bienfaitrice d'une belle partie de ce Nouveau-monde.

. . . .

P. S. Un de nos associés, le comte d'Ingrande, a voulu vous rendre un hommage public, par la lettre que j'ai l'honneur de vous adresser ; et le Cercle pour le seconder dans une idée si heureuse, a arrêté que sa lettre seroit lue dans l'assemblée que nous proposons de tenir à la fin de ce mois.

PARAGRAPHE

D'une lettre de l'Académie royale des belles-lettres d'Arras.

Arras, ce 8 octobre 1786.

MADEMOISELLE,

Je vous avois promis que je vous rendrois compte de ce qui se passeroit à l'académie, lorsque j'aurois pu lui présenter vos ouvrages. J'ai eu hier cette satisfaction. J'ai cru devoir proposer au direc-

teur, une assemblée extraordinaire, à l'occasion de ce beau présent et de quelques autres que j'avois reçus pour l'académie. Cette assemblée a été fort nombreuse, et tous nos confrères ont été très-reconnoissans du don que vous voulez bien leur faire, et très-flattés de toute l'honnêteté que vous y avez mise........... Votre *Balance de la Nature* étoit déja connue par les journaux; votre *Tableau du genre humain* a été admiré comme une invention ingénieuse. J'ai fait lecture de votre écrit sur *la Rumination, attribuée inconsidérément aux mouches communes*, et il m'a paru que cette lecture a valu bien des prosé-

lytes à votre systême. On a écouté avec intérêt vos deux *Lettres sur l'Education*, et j'ai vu l'étonnement qu'ont causé l'étendue de vos connoissances, l'énergie et la grace avec laquelle vous les développez. L'académie, Mademoiselle, m'a chargé de vous faire parvenir de très-humbles remercimens: c'est une commission bien douce, et dont je m'acquitte très-volontiers. Plusieurs académiciens se sont emparés de vos ouvrages pour les méditer dans leurs cabinets, et j'ai vu avec plaisir que c'étoient les plus instruits et les plus capables de les apprécier.

. . . .

Nous espérons, Mademoiselle,

que lorsque vous aurez mis la dernière main à vos autres lettres sur l'éducation, vous voudrez bien continuer à nous en faire part.

OUVRAGES

DE MADEMOISELLE

LE MASSON LE GOLFT.

Entretien sur le Havre, vol. in-12; au Havre, chez les Libraires, 1781.

Balance de la Nature, vol. in-12; à Paris chez , 1784.

Esquisse d'un tableau général du genre-humain, où l'on aperçoit d'un seul coup-d'œil, les religions, les mœurs des différens peuples, les climats sous lesquels ils habitent, et les principales variétés de forme et de couleur de chacun d'eux; à Paris, chez Moïthey, Ingénieur-Géographe du Roi, &c.; rue de la Harpe, 1786.

Lettres relatives à l'éducation, vol. in-12; à Paris, chez M. Buisson, Libraire. On

peut se procurer ces Ouvrages chez le même Libraire, Hôtel de Coëtlosquet, rue Hautefeuille, n°. 20; et au Havre, chez M. Patri, rue Notre-Dame.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Lettres relatives à l'Éducation*; par Mademoiselle LE MASSON LE GOLFT, de l'Académie Royale des Belles-Lettres d'Arras, &c. J'estime que cet Ouvrage, dont les principes sont puisés dans une bonne morale, ne peut servir qu'à augmenter l'opinion avantageuse du Public pour l'Auteur, et qu'il est très-digne de l'impression.

A la Bibliothéque du Roi, *ce* 17 *maï* 1788.

L'Abbé CAPPERONNIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers

qu'il appartiendra : SALUT. Notre amée la demoiselle LE MASSON LE GOLFT, *de l'Académie des Belles-Lettres d'Arras*, Nous a fait exposer qu'elle désireroit faire imprimer et donner au Public un Ouvrage intitulé : *Lettres relatives à l'Education*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le faire vendre et débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs et Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier et beaux caractères; que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, et notamment à

celui du 10 Avril 1725, et à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur DE BARENTIN, qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur DE BARENTIN. Le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante & ses ayant cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permission,

& nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande et Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-quatrième jour du mois de septembre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-huit, et de notre Règne le quinzième. Par le Roi, en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXIV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1632, fol. 34, *conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du* 16 *Avril* 1785. *A Paris, le* 3 *Octobre* 1788.

KNAPEN, Syndic.

LETTRES
RELATIVES
A L'ÉDUCATION.

LETTRE PREMIERE.

MADAME,

Revenue à peine de l'agréable surprise que m'a causée la dernière lettre dont vous m'avez honorée, il s'en faut peu que je ne laisse encore échapper le temps destiné à y répondre. Je lis de nouveau; mille idées naissent : cependant mes doigts ont peine à vaincre l'inertie de ma plume.

Quelque flatteuses, quelque honorables que soient les choses contenues dans les premières pages, ma surprise se renouvelle plus particulièrement en lisant la dernière. Comment, MADAME, avez-vous pu concevoir une idée aussi avantageuse sur mon éducation ? Qui a pu vous porter à croire que je pourrois m'entretenir utilement avec vous à l'égard de celle de Mademoiselle de..? Il est vrai qu'il y a ceci de commun entre les hommes, qu'ils naissent pour faire un court trajet en ce monde, et parvenir très-rapidement en l'autre : mais quelle différence dans la manière de faire ce trajet! Les uns passent sur le char léger et fragile

de la volupté; d'autres dans celui de l'orgueilleuse ignorance; le plus grand nombre, esclave des préjugés ou de la barbarie, fait le trajet accompagné de sa seule misère, et presque tous passent sans s'apercevoir qu'ils passent.

Dans les visites dont vous m'avez honorée, vous avez pu vous apercevoir que, malgré un travail assidu, j'ai eu bien de la peine à prendre quelque essor. Vous désirez que Mademoiselle de.. entre dans la carrière comme vous y êtes entrée vous même, c'est-à-dire, accompagnée de l'instruction; car pourrai-je oublier que maintenant j'ai l'honneur de m'entretenir avec MADEMOISELLE DE B.. à laquelle

une mère qui joint au maintien le plus noble, un aperçu facile, un tact fin et délicat, procura une éducation vraiment digne d'un nom aussi auguste. Cependant vous voulez que sur un sujet de cette importance, je vous dise ma façon de penser; ainsi vous permettez, MADAME, qu'il s'établisse entre vous et moi une correspondance habituelle. En vous présentant mes idées, vous voudrez donc bien me faire connoître si j'aurai été assez heureuse pour qu'elles s'accordent avec les vôtres. Je suis persuadée que le portrait physique et moral que vous me faites de l'enfant chéri, est d'après nature, et nullement flatté. Réjouissez-vous donc; vous avez un excel-

lent sol à cultiver. Je me féliciterai beaucoup, si dans cette culture je puis seulement vous dénoncer quelques-unes de ces larves nuisibles, et qui ne sont que trop adroites à se cacher.

Je suis, avec un profond respect,

MADAME, &c.

Le Havre, 24 mars 1785.

LETTRE II.

MADAME,

Il n'étoit pas possible que vous vous y prissiez plus adroitement, pour savoir jusqu'à quel point va la foiblesse de mes connoissances, et même de cette éducation de laquelle vous paroissez faire un si grand cas. Je vais donc, en répondant à votre invitation honorable, paroître telle que je suis dans les lettres que j'aurai l'honneur de vous écrire; et vous serez obligée de passer du sentiment le plus flatteur, à l'indulgence.

Lorsque Mademoiselle de.. sera

parvenue à l'âge où, en réfléchissant sur soi-même, on commence à se faire des questions, elle en trouvera sans doute la réponse dans l'instruction première : cependant, comme il est rare qu'à cet âge on puisse lier ensemble toutes les parties, je suis persuadée, MADAME, que vous lui formerez comme un plan général, qui embrassera ce qui est relatif à l'ordre de la nature, à celui de la grace, etc. Car quoiqu'une personne de notre sexe ne doive entrer pour rien dans le gouvernement de la société, et qu'il soit même convenable que, surtout en matière de religion et de philosophie, elle n'y prenne aucune part, il n'en est pas moins vrai

qu'elle doit se rendre raison de ce qu'elle croit et de ce qu'elle pratique, instruire ses enfans, et dans quelques circonstances, déclarer ouvertement les motifs qui la font agir. Ne pourroit-on pas aller au devant de ces réflexions que la distraction habituelle rend souvent tardives, et les susciter de bonne heure? Si on peut regarder cela comme préjugés, c'en sont d'heureux, qui suppléent l'expérience et préparent au bonheur. Dans des conversations familières, par des questions adroites, il me semble qu'on pourroit mettre aussi sur la voie, et procédant avec méthode, sans paroître le faire, suivre la trame de nos connoissances, et accoutumer ainsi

son élève à penser d'après soi-même. Ne trouveriez-vous pas à propos, MADAME, que cela se fît en présence d'objets capables de rendre les impressions fortes? La vraie instruction naît moins des grandes lectures, et de la quantité de maîtres, que de quelques principes lumineux sur les choses les plus essentielles, et qui sont la base de nos connoissances.

Dans l'ordre de la nature, on remonte de la créature au créateur; et dans celui de la grace, on descend du créateur à la créature. L'idée de l'existence conduit nécessairement à celle de l'être par lequel tout existe, et à soupçonner pour quelle fin on a

reçu l'existence. Cependant lorsque les anciens philosophes méditèrent profondément d'après ces idées, que de doutes s'élevèrent dans leur esprit! D'un côté, ils sentoient cette grandeur, cette noblesse qui nous élèvent; de l'autre, un poids énorme les ramenoit vers la terre; ils éprouvoient alors toutes les foiblesses, et l'humiliation qui le suit nécessairement: c'étoit pour eux une énigme inexplicable. L'ordre de la grace manifesté par la révélation, a répandu sur tous ces objets une lumière vraiment divine. Quelle sublimité dans les vues que la religion suggère! et combien l'homme qu'elle éclaire n'est-il pas supérieur! Quoique l'un et l'autre

ordre présentent encore des mystères, nous devons dire que le principe et la fin nous ont été dévoilés. Puisque vous l'exigez, MADAME, je dois vous faire connoître que c'est sur ces grands objets qu'on a fixé mon attention d'assez bonne heure pour qu'ils me soient devenus familiers, et on l'a fait de manière que, malgré la foiblesse ordinaire à notre sexe, et la mienne en particulier, je ne me suis point trouvée accablée.

Les matières sur lesquelles je dois vous entretenir, se présentent en si grande abondance, que je serai obligée d'en faire le sujet de nouvelles lettres.

Je suis, &c

Le Havre, 15 avril 1785.

LETTRE III.

MADAME,

Dans une des lettres dont vous m'avez honorée, vous disiez, *Comment s'arrêter en parlant de sa fille?* Vous vous apercevrez que je pense de même à l'égard de ces principes d'instruction première, qui concourent si fort à notre bonheur, et qu'il me semble qu'on nous développe trop peu. Par exemple, après nous avoir instruites sur la religion, ne devroit-on pas nous faire connoître, au moins sommairement, les erreurs de la nature humaine

à cet égard ? Devrions-nous ignorer comment et jusqu'à quel point se sont égarés les anciens ; quel fut l'aveuglement des peuples les plus célèbres ; l'état actuel du paganisme et du mahométisme, et ce que pensent les Juifs les plus éclairés de notre siècle? Ne seroit-il pas utile d'avoir en général un tableau, au moins exquissé, des opinions qui caractérisent chaque secte entre les chrétiens ? Dans combien de circonstances ne seroit-il pas avantageux, MADAME, d'avoir des idées nettes de tout ce qui s'écarte du vrai esprit de religion et de la solide piété, même de la dévotion ? D'un côté nous voyons la superstition et le fanatisme ; de l'autre la fausse

philosophie, qui, sous prétexte de dissiper les préjugés, tend à saper les fondemens de la religion, préconise le déisme, l'impiété, et jusqu'à l'athéisme. Une jeune demoiselle se trouve dans un cercle où, contre l'usage, on s'occupe de ces choses, ou, ce qui est plus ordinaire, se procure des livres; comment pourra-t-elle se rendre raison de ce qu'elle lit ou de ce qu'elle entend? Il me semble, MADAME, que si on étoit instruite des causes ou des malheureuses circonstances qui ont plongé dans l'erreur des peuples immenses, de celles qui les y ont retenues pendant plusieurs siècles, des suites fâcheuses qu'ont eues ces opinions

diverses, et qu'on en fît une comparaison avec les avantages qui résultent de l'admission des dogmes et de la pratique des vertus que l'église nous propose, on se trouveroit infiniment élevée au-dessus des autres, exposée sous le rayon le plus direct de la lumière divine, d'où l'on verroit au-dessous de soi les peuples hérétiques, comme plongés dans un brouillard plus ou moins épais, et les impies se précipitant dans une obscurité profonde, source d'un déluge de maux. C'est sur cette élévation, et sous cette lumière, que vous verrez Mademoiselle de . . . lorsque vous lui aurez donné vous-même cette sorte d'instruction, relativement aux be-

soins d'une personne de notre sexe, et du rang qu'elle doit occuper dans la société, ce à quoi d'autres ne réussiroient pas si bien.

Vous savez, MADAME, que les connoissances relatives aux besoins de notre sexe forment un cercle plus léger, plus foible, plus mince que celui des hommes; mais qu'il doit être aussi étendu, aussi bien formé, et aussi lumineux. Si une femme s'apesantissoit sur l'étude de la théologie, si elle sondoit à chaque instant les profondeurs de la métaphysique, si elle s'accoutumoit à parler avec force sur ces sciences et sur plusieurs autres, elle sortiroit du caractère féminin. On peut donner, je crois, de l'étendue à ses con-

noissannces, circonscrire avec ordre les sujets qu'on embrasse, répandre sur chacun d'eux la clarté même, les graces, et éviter ainsi le ridicule.

Plusieurs modernes voulant s'écarter de la route qu'ils auroient dû suivre, ont compris néanmoins qu'on ne pouvoit réfléchir un instant sur soi-même, sans poser les fondemens les plus solides de la science qui enseigne à distinguer l'esprit de la matière, etc.; et comme ils cherchoient à distraire sur l'existence de l'esprit, ils ont invectivé contre cette science qui les embarrassoit; c'est pourquoi, il me paroitroît utile de prémunir votre digne élève contre cette séduction, tendant à inter-

rompre les gradations par lesquelles nous remontons au créateur?

Que n'êtes vous présente, MADAME, lorsque je vous écris? je consulterois MADEMOISELLE DE B.. sur la manière de répondre à MADAME LA COMTESSE DE ·· et je vous avoue que cela me tranquilliseroit beaucoup.

Je suis, &c

Le Havre, 22 juillet 1785.

LETTRE IV.

MADAME,

Il me semble déja voir Mademoiselle de .. dans la position heureuse que je désignois par ma troisième, et où vos soins maternels l'auront placée, environnée du cercle de connoissances relatives aux besoins de notre sexe. Voici donc cette aimable enfant en état de considérer comment tout se passe ici bas à l'égard de la religion, en attendant que vous lui procuriez de quoi faire réagir plus particulièrement ses pensées jusqu'à son auteur, et que vous la mettiez à portée de contempler ses œuvres.

Ecartons-nous, je vous prie, de toute idée purement philosophique, et ne considérons maintenant les choses que dans l'esprit de l'église. La terre que nous habitons fut créée par la sagesse infinie, et on doit croire que le but de cette création fut de manifester sa puissance et la gloire du rédempteur, promis depuis au premier homme : l'écriture-sainte atteste cette vérité ; elle la met sous un grand jour, en nous dévoilant les circonstances de la promesse et l'accomplissement de la promesse. La lecture de l'écriture-sainte est donc utile : lorsqu'on y est préparé, qu'on ne lit pas sans guide, ou que l'âge nous permet de la lire toute entière, on doit la

méditer souvent. Mais ce n'est pas assez. Après être descendue par cette voie, des premiers siècles jusqu'aux derniers, ne vous semble-t-il pas, MADAME, qu'on puisse, qu'on doive même remonter des derniers aux premiers, par l'étude de l'antiquité ? Ici je ne tarirois point sur les regrets que me procure l'ignorance des langues primitives : on y peut suppléer en partie par l'inspection fréquente des monumens que les antiquaires exposent dans leurs cabinets, ou que l'art de la gravure a utilement multipliés. Si nous nous croyons obligées d'accorder à la frivolité quelques-uns de ces momens dont la suite aperçue compose la vie,

n'est-il pas juste ; n'est-il pas utile, n'est-il pas agréable d'en consacrer quelques-uns à l'instruction ? A travers les fables et les obscurités, la connoissance de l'antiquité concourant avec celle de l'écriture-sainte, prépare à l'histoire générale ; elle dévoile les causes des opinions qui ont divisé les peuples, et leurs rapports malgré ces divisions : aussi le Discours sur l'histoire universelle par Bossuet, présente-t-il un grand spectacle où tous les siècles se développent : on y voit comment les empires se succédèrent, quel y a été l'état de la religion ; et comme c'est sur cette base, et sur le gouvernement politique, que roulent presque toutes

les choses humaines, Mademoiselle de .. en les comprenant, renfermera dans sa pensée tout ce qu'il y a de grand, sortira des bornes étroites de son âge, remontera avec facilité aux siècles les plus reculés, apercevra la conséquence des faits, l'enchainement des choses humaines, et ce qu'il y a d'infiniment plus précieux, la suite des conseils de Dieu dans les affaires de la religion. Quand l'étude de l'antiquité ne renfermeroit pas un si rare avantage, elle en auroit encore un fort grand, celui d'offrir des monumens en tous genres. Je vous ai indiqué, MADAME, les cabinets des antiquaires, pour suivre la détermination prise de donner les instructions en

présence d'objets capables de fixer l'attention; car lorsqu'on peut faire concourir avec ces deux connoissances celle de la nature, elles nous conduisent, ce me semble, au centre de la lumière. Le verbe divin l'a répandue en nous faisant connoître la vie ou l'ordre de la grace après celui de la nature : c'est ce que j'avois insinué dans ma seconde lettre, et ce que je ne crois pas devoir pousser plus loin ici, de crainte de passer des limites de l'éducation à celles de la science. Votre sagacité, vous laissera aisément difcerner MADAME, ce qui apartient à l'une, et ce qui est du ressort de l'autre. Quoique nous ayons lieu de nous récrier souvent sur les bornes trop étroites

étroites dans lesquelles on prétendroit circonscrire l'éducation des personnes de notre sexe, nous devons avouer que cette éducation ne dut jamais tendre à former des femmes savantes. Il peut y en avoir sans doute que d'heureuses dispositions conduisent à la culture des sciences, des lettres et des arts; oserai-je le dire? à s'intéresser même à ce qui regarde la religion. Quand on ne supposeroit pas ces vues à Mademoiselle de .., ses actions ayant pour base l'excellente instruction que vous lui aurez donnée, n'en seront pas moins dirigées vers celui qui en doit être le principe et la fin, et cette enfant chérie acquerra cette ardente charité, qui

fait qu'en toutes circonſtances on voit Dieu dans le prochain, et le prochain pour Dieu.

Permettez, MADAME, que je termine ce que j'ai cru pouvoir vous dire sur un objet aussi intéreſſant que celui de la religion. Je ne doute pas qu'à cet égard, vos vues ne soient infiniment plus élevées que les miennes : vous aurez dressé le plan d'une route plus directe, qu'il suffira de faire rapidement parcourir à votre élève.

L'objet des lettres que je me propose de vous adreſſer, doit concourir, je viens de le dire, avec celui que nous terminons; c'est l'ordre de la nature.

Je suis, &c.

Le Havre, 30 août 1785.

LETTRE V.

MADAME,

Vos dispoſitions me sont trop connues, pour éprouver quelques craintes en continuant de vous écrire ; sans cela oserois-je m'entretenir ſur la nature, avec quelqu'un qui, comme vous, l'a si bien étudiée? Vous avez pu vous apercevoir que mes lettres ſont moins le fruit de lectures considérables, que le dévelopement de quelques principes ſimples qu'on m'a inculqués; aussi ſont-elles ſans ornement.

La nature ! je crois, MADAME, que c'eſt une chose essentielle de

commencer par faire observer à Mademoiselle de . . que ce n'est point un Etre, mais une manière d'être, l'ordre établi par le créateur, ou plutôt la volonté de Dieu mise en aɕtion. Je suis persuadée que dans l'étude que vous en avez faite, on ne vous aura pas laiſſé passer légèrement ſur celle de l'homme, & qu'en conséquence vous en donnerez à votre élève une idée auſſi complète que l'âge & les circonstances le permettront. N'eſt-il pas naturel, n'est-il pas même néceſſaire autant qu'agréable, de se connoître au physique & au moral ? de savoir distinguer non-seulement l'ame d'avec le corps, mais encore les opérations de l'un d'avec celles de

l'autre ? Sur ce principe, je vais donc vous dire, MADAME, ce que je désirerois que sût une jeune demoiselle. Nous sentons notre existence, & dès-lors nous n'en pouvons douter ; le doute en seroit une nouvelle preuve. Ce sentiment développé par les diverses facultés de l'ame jusqu'à l'intelligence, nous fait apercevoir la nécessité & l'existence d'un Etre suprême, la spiritualité & l'immortalité de notre ame, comme je l'ai insinué dans ma troisième lettre ; c'est une vérité sentie, et qui doit être mise dans tout son jour.

Ne vous semble-t-il pas que, pour bien juger des hommes en toutes circonstances, il faut se représenter

ce qu'ils sont dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grace, dans l'ordre social, &c. A ce sujet, ma mère me dit un jour: Ce petit marchand que vous avez remarqué, et qu'un intérêt mercantile agite sans cesse, qui porte sur toute sa personne l'air inquiet d'un misérable étranger, est un Juif: dans l'ordre de la nature, vous devez le considérer comme un homme, et parce qu'il est foible, le plaindre, et protéger même sa foiblesse; dans l'ordre de la grace, c'est un homme déchu d'un degré éminent, livré à l'opprobre & à la réprobation, ennemi du christianisme, et dès-lors vous aurez tout rempli en priant pour sa conversion; dans l'ordre social, c'est pres-

que toujours le dernier, le moins avoué de tous les étrangers. Et se retournant vers un frère que j'avois alors, elle ajouta : Quels que puissent être les hommes que vous aurez intérêt de connoître, il faudra vous ressouvenir qu'ils ont leurs principes, leurs préjugés, leurs vertus, leurs foiblesses : quand vous les connoîtrez, quand vous les aurez pénétrés, il vous sera facile de les faire agir en touchant la corde analogue à leurs inclinations. Tel homme est insensible à la gloire, que l'espoir de la fortune fait agir sur le champ ; tel est tourmenté par l'ambition, qui est indifférent aux douceurs de la vie privée ; l'un est remué par tout ce qui flatte une pas-

sion secrète, et méprise les avantages de la fortune ; l'autre sacrifie tout à la liberté, etc. etc.

Quant au corps, je crois, MADAME, qu'on ne peut guère se dispenser de connoître, au moins en général, sa structure, et en particulier chacun des grands diſtricts qui en composent l'économie : tels sont ceux du cerveau, du cœur, des poumons, de l'estomac et autres. Vous deſſinez, et avec ce secours il vous sera facile de faire les démonstrations suffisantes pour donner à Mademoiſelle de . . des idées claires et distinctes de ces districts, sur lesquels on est obligé de s'expliquer, ou sur l'action desquels il est avantageux de pouvoir

entendre les autres. Les belles imitations en cires colorées dont vous m'avez parlé, offrent encore un moyen facile. Ne croyez-vous pas qu'on puisse aussi faire usage des animaux qui paroissent sur la table? De ces moyens, les deux premiers procurent la connoissance du corps humain; l'autre, une sorte d'anatomie comparée. On pourroit même y joindre quelques expériences simples; par exemple, placer dans un tube de verre l'avant-bras de son éleve: après quelques minutes, elle s'apercevra que les parois en seront mouillées, et qu'il se faisoit en elle une transpiration abondante, quoique insensible.

Permettez, je vous prie, MADAME,

que je revienne un peu sur les principaux districts que je n'ai fait qu'indiquer. Celui du cerveau s'étend jusqu'aux extrémités des nerfs. Les nerfs étant les organes des sens, qu'y a-t-il de plus intéressant à connoître, que le mécanisme par lequel on voit, on entend, on sent, on touche, on goûte ? Le cœur, par ses contractions, envoie le sang jusqu'aux ramifications les plus déliées des artères qui s'unissent aux veines, lesquelles reportent le sang au cœur, qui le reçoit en se dilatant. Quelle belle démonstration à faire ! Il me semble qu'on pourroit y ajouter la connoissance du pouls. L'air introduit jusque dans la substance des poumons par la dilatation

de la poitrine, et chassé alternativement par son abaissement, opère sur le sang et entretient le mouvement; cette connoissance prépare à celle des asphyxies & autres accidens subits, dont il seroit très-désirable que tout le monde fût instruit. La nourriture, préparée par la mastication, reçue dans l'estomac et dans les intestins, y éprouve ce changement admirable qui la convertit en une liqueur blanche, destinée à réparer les pertes que fait le sang, et conséquemment à fortifier et à nourrir toutes les parties qu'il arrose, etc. Quoi de plus utile que d'être instruite sur une fonction qui se répète plusieurs fois par jour, et à la facilité de laquelle le choix des

alimens contribue beaucoup? Je sais qu'on digère fort bien sans connoître la digestion, mais il n'est que trop ordinaire de voir des personnes de l'éducation la plus brillante s'expliquer très-mal avec le médecin sur ce point, et sur quantité d'autres infiniment plus délicats : or, on aperçoit la conséquence. Combien entre ceux qui s'occupent de l'art de guérir, feroient moins de fautes, si leurs malades étoient en état de coopérer avec eux !

Dans un cours de physique que je suivis en 1769, j'eus occasion de remarquer combien fut grande l'attention des dames qui y étoient, lorsqu'il fut question de l'économie

animale ; quelle sera donc celle de Mademoiselle de. ., quand vous lui expliquerez toutes ces choses avec cette aménité qui vous est ordinaire?

Je crois, MADAME, qu'il seroit encore fort utile, pour ne pas confondre les objets, d'enseigner à distinguer l'homme d'avec les animaux. Rien de plus ordinaire que d'entendre dire l'*espèce-humaine*, comme si l'homme étoit une espèce entre des animaux de même genre. Ce langage me paroît emprunté de la fausse philosophie. L'homme est un homme, et n'est point un animal perfectionné. L'orang-outang, qu'on a mal-à-propos indiqué comme faisant la nuance intermédiaire, laisse une distance immense :

l'intelligence nous en sépare, et le passif de cet animal paroît plus loin de notre actif que celui du chien. Le plus sauvage d'entre les Noirs ne pourroît être rapproché de l'orang-outang, que par la stupidité et l'ignorance de celui qui tenteroit la réunion de deux Etres aussi différens par leur essence. Tout ce qui constitue l'homme, se trouve essentiellement dans celui même qui se raproche le plus de l'état de nature. Ici, MADAME, je me répéterois; ici je vous ferois naître des idées très-inférieures à celles que vous suggèrent votre heureux naturel et votre instruction : permettez donc que je termine, et que je vous prie de nouveau d'a-

gréer l'hommage respectueux avec lequel je ne cesserai d'être,

MADAME, &c.

Le Havre, 27 oct. 1785.

LETTRE VI.

MADAME,

Les cours que vous avez suivis, et plus encore l'étude particulière que vous avez faite des corps-naturels, pourront-ils me permettre de vous dire quelque chose que vous n'ayez prévu sur les trois règnes, et sur la manière d'en donner une teinture suffisante à mademoiselle de..? Votre élève acquerra facilement sous ses maîtres la connoissance des objets de cabinet; dans quelques traités, celle des systêmes de nomenclature, et je ne doute pas que vous ne lui

inculquiez les grandes vues sous lesquelles les plus fameux naturalistes, anciens et modernes, ont considéré l'ensemble : en cela il y a encore un discernement judicieux à faire; et vous savez, MADAME, que celles qu'Aristote a ouvertes dans son traité des animaux sont admirables; que l'analyse et la synthèse, qui sont la clef la plus importante des sciences, paroissent être les moyens que ce profond génie, ce génie heureux, a employés. L'application que ce philosophe en fait à chacun des grands districts qui composent les corps animés, tels qu'il les connoissoit, nous fait voir combien il étoit riche et fécond. Pline, dont l'aperçu

étoit immense, nous a laissé un ouvrage bien propre à multiplier la science, à faire penser en grand, et à se former des méthodes pour voir ou pour peindre la nature en beau : mais il y a une chose, ce me semble, qu'on ne doit pas négliger dans l'instruction d'une jeune demoiselle : c'est de lui faire apercevoir qu'entre les pensées philosophiques semées dans les œuvres de ces grands naturalistes, il y a je ne sais quoi de trop peu lumineux. Ils ont cela de commun avec la plupart des écrits de l'antiquité. Vous n'ignorez pas, MADAME, quel flambeau auroit pu les éclairer. Ce que je dis pourroit malheureusement être appliqué à quelques au-

teurs modernes ; mais pourquoi m'appesantirois-je sur ces objets ? il m'a paru que vous connoissiez beaucoup M. de Buffon : ce génie sublime, dans quelques entretiens, donnera à Mademoiselle de.., d'ailleurs instruite, ce qu'une longue étude ne pourroit lui procurer.

Je suppose que la conversation de l'historien, ou plutôt de l'interprète de la nature, ressemble à quelques parties de son *Histoire naturelle* ; alors quelle impression ne feront pas sur l'élève les grandes vues de cet ardent génie, sa facilité à voir en grand, la noblesse de ses expressions, ses peintures gracieuses, la sublimité de ses idées, la profondeur de ses ré-

flexions, etc. ? J'en juge ainsi, parce que j'ai eu l'avantage de conférer souvent avec le confident de la nature, M. l'abbé Dicquemare, confident indiscret puisqu'il me dévoiloit à l'instant même ce qu'elle lui avoit enseigné au milieu des rochers bouleversés par l'effort impétueux des vagues et des tempêtes. En lui voyant retracer d'un œil ferme et d'une main aisée, la ligne de démarcation qui sépare les trois règnes, figurer l'organisation et les rapports des êtres animés, tirer du fond des eaux ceux des Etres qui peuvent répandre une nouvelle lumière sur quelques parties trop obscures de la philosophie ; l'espace immense qui circonſcrit ces li-

mites, et qui par la perspective avoit échappé à plusieurs, se présentoit comme le lien de toutes les parties de l'ensemble, et me laissoit dans cette étude l'espèce de repos qui caractérise la bonne instruction.

Quoiqu'une autre manière de voir vous soit également connue, MADAME, par la pratique des arts, je ne balancerai pas de vous en entretenir. Joignant à vos connoissances un sentiment délicat, et un génie élevé, vous pourrez faire concourir aux leçons que suivra Mademoiselle de..., une instruction familière, qui ne lui permettra jamais de passer devant un objet, de quelque espèce qu'il soit, sans éprouver cette sorte d'enthousiasme qui se manifeste

dans les personnes vraiment sensibles aux beautés de la nature, et qui les porte à les faire remarquer aux autres. Callimaque apercevant la vigoureuse acanthe, qui environnoit élégamment un panier couvert d'une grande tuile, sur le tombeau d'une jeune Corinthienne, et les belles volutes que formoient les feuilles sous les coins de cette tuile, fut frappé des contours gracieux de ces feuilles et de l'ensemble: il le saisit, et en fit l'ornement du chapiteau corinthien. C'est ainsi que votre élève ne passera jamais devant une belle plante sans en être touchée; c'est ainsi, MADAME, que l'idée de cette charmante enfant conduit mon imagination à

une tige de lis plus haute, plus gracieuse, plus élégante que les autres, et distinguée par une couleur encore plus éclatante. Que n'ai-je la satisfaction de l'observer? que n'ai-je celle de lui faire remarquer en fleurs ou en fruits quelque grand poirier à forme pyramidale, comme on en voyoit un, il y a quelques années, non loin d'ici, qui donnoit jusqu'à dix-huit cents pintes de poiré? Cette abondance ne vous aura pas échappé, à la vue de nos riches pommiers, dans le voyage qui me procura l'honneur de vous connoître.

Un tableau bien composé offre un groupe qui se fait remarquer plus que les autres, et dans ce

groupe un principal objet se distingue par sa forme, sa couleur, etc. La nature est le plus grand, le plus beau de tous les tableaux; nous y appercevons à chaque moment des objets saillans, qui réveillent l'idée de la beauté en général, et même tous les autres rapports sous lesquels ont peut les considérer. Ce n'est pas toujours la beauté de l'espèce, mais plus souvent une beauté individuelle qui nous saisit d'admiration, ou qui nous fait naître des pensées intéressantes. Il n'est point nécessaire que ce soit des objets nobles et grands qui se présentent : l'objet aperçu quoiqu'abject, peut produire l'effet dont nous nous occupons. Ce ne seront

pas

pas seulement les paons de Junon, les colombes de Vénus, les chevaux de Rhésus, le bœuf Apis, ni même le sanglier de Calydon, mais un animal en apparence dégénéré par la domesticité, qui, rencontré dans une basse-cour, étonnera par sa masse, et donnera une ample idée de la fécondité. Un poisson fort et glissant échappe des mains du pêcheur à l'aide de ses muscles vigoureux, s'enfonce dans l'eau avec rapidité, et laisse à peine entrevoir ses contours coulans, le brillant argenté et les couleurs de la nacre dont il est revêtu : ne craignez point, MADAME ; l'œil vif et exercé de votre jeune élève aura

saisi sur le champ cette beauté fugitive.

Les formes que par comparaison on pourroit nommer monstrueuses, ne laissent pas de présenter des beautés réelles ; mais elles ne sont senties que par ceux qu'une éducation soignée, ou qu'un heureux naturel ont élevés au-dessus des préjugés et du vulgaire. Un grand poulpe-marin, dont les bras musculeux, flexibles et déliés, sont semblables au serpent du Laocoon, et font frémir, se saisit d'une enfant que la nécessité de la pêche a conduite au rivage : on s'empresse de la secourir ; l'animal de son côté fait des efforts surprenans, rougit, pâlit, et donne dans tout son

corps des marques d'un courage, d'une force, qui se font admirer malgré le danger. Au milieu de tous les Etres, MADAME, celui qui a le plus droit d'intéresser, c'est l'homme! Que de genres de beautés n'y rencontre-t-on pas! La Vénus de Médicis, l'Apollon du Vatican, l'Antinoüs, le Gladiateur, le Laocoon et ses enfans, nous en présentent des modèles variés, malheureusement trop indécens pour les offrir à son élève. Mais si nous considérons avec trop d'enthousiasme la règle de Polyclète, les beautés touchantes qui intéressent de plus près le sentiment, ces beautés plus naturelles que les antiques, ne se présenteront-elles point en vain devant

nous ? Un tendre enfant, un vénérable vieillard, une femme enceinte, jeune, élégante et belle, qui porte avec toute la grace possible son premier-né sur le bras, ont par-dessus tout le droit de nous intéresser. Voilà la nature! la belle nature! et qui se fait même admirer sous une peau cuivrée, sous une peau noire. Un geste rond et aisé, les agrémens de la physionomie, l'affabilité, la candeur..... J'allois vous peindre, MADAME, et blesser votre délicatesse, il vaut mieux méditer en silence les motifs et les expressions du profond respect avec lequel je suis, &c.

Le Havre, 21 décembre 1785.

LETTRE VII.

MADAME,

La nature, la belle nature, sur laquelle j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma dernière lettre, conduit nécessairement aux beaux arts, dont l'objet est l'imitation. J'étois tentée de vous écrire sur ces arts qui illustrèrent la Grèce et l'Italie, mais je crois devoir différer, et donner la préférence à des choses qui ont avec elle plus d'analogie.

Entrera-t-il dans vos vues de procurer à Mademoiselle de.. un

grain de philosophie ? C'est peut-être trop ! mais n'en faut-il pas un peu ? la sagesse qui a ses amis, ne doit-elle point avoir ses amies ? Heureuse une demoiselle qui peut recevoir ses préceptes de sa mère ! heureuse la mère, qui comme vous, MADAME, peut parler ce langage à sa fille, en même temps qu'elle lui donne l'exemple d'une noble simplicité et du mépris des richesses, qu'elle lui inspire du respect pour les lois de la nature, et qu'elle la prépare à s'élever en toutes circonstances au dessus des événemens. Je ne doute pas que votre aimable élève ne soit déja prévenue que ce beau nom de philosophie est quelquefois prodigué à une sorte

de frénésie qui méprise toute espèce d'autorité, place l'homme au-dessous de la bête, et traite également d'imbécilles ceux qui cultivent les sciences intellectuelles, et ceux qui se soumettent au joug de la foi.

L'étude de la philosophie, qui commence par l'art de raisonner juste, sera pour mademoiselle de... un art d'imitation, puisqu'elle a toujours été à portée de vous entendre, et que vous l'aurez accoutumée à n'admettre, dans l'ordre de la nature, que ce qui paroît évident ; à analyser les choses pour les mieux connoître ; à aller toujours du plus simple au plus composé ; et quand ces moyens

lui manquent, à faire ce que fait un lecteur dont le flambeau s'éteint.

Sur la manière de se conduire au milieu du monde, comme dans la retraite, lE'vangile nous donne des préceptes divins ; cependant je crois, MADAME, qu'il est utile de mettre sous les yeux d'une jeune personne le choix de ceux que donnèrent les plus grands philosophes de l'antiquité, en lui faisant observer que quelque sages, quelque sublimes qu'ils soient, ils manquent en général de ce motif surnaturel qui peut seul sanctifier nos actions. C'est parmi nous l'oubli presque habituel de ce motif, qui met tant de contradiction entre le pré-

cepte et l'action : le tableau le plus philosophique et le plus moral qu'on puisse présenter à son élève, est cette contradiction : à combien de réflexions ne conduit-elle pas !

Nous voici parvenus au point le plus intéressant de l'éducation, à la connoissance particulière des choses spirituelles, que j'ai déja supposée dans plusieurs de mes lettres. Vous savez, MADAME, que c'est de l'accord de la religion avec la philosophie que naît la certitude la plus complète, et conséquemment le bonheur. Toute jeune personne vraiment susceptible de recevoir une instruction distinguée, doit donc savoir que

l'idée de sa propre existence (portée par l'intelligence à tout le développement qu'elle peut recevoir) prouve la nécessité et l'existence d'un créateur ; et celle-ci, celle d'un culte intérieur de la part de l'ame, et même d'un extérieur, parce qu'elle est unie au corps ; que les erreurs monstrueuses des nations au sujet du culte, prouvent la nécessité et la vérité de la révélation, etc. Reprenons, je vous prie. Vous savez aussi, quoi qu'on en puisse dire, que toutes les idées qui naîtroient à l'occasion des sens, ne peuvent représenter que des choses sensibles : l'esprit n'étant point un être matériel, l'idée que nous en avons ne naît pas des

sens ; elle naît donc de l'ame, prouve, et son existence, et qu'elle a été créée par un esprit infiniment supérieur, etc.

A tout ce que la religion nous démontre, on pourroit, ce me semble, ajouter encore ici ce que les plus grands philosophes ont pensé de Dieu, de ses attributs, de l'immortalité de l'ame et de ses facultés. Ne craignez point que la suite de ces préceptes s'efface jamais de votre élève. Que peut-on donc penser de ceux qui, après avoir reçu l'instruction chrétienne, lu les livres saints, qui connoissent Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, & paroissent néanmoins sans principes,

sans culte, sans espérances? Ce sont des hommes dominés par les passions, ce sont des hommes faux. Je suis persuadée, MADAME, qu'il entrera dans vos vues d'écarter avec soin de mademoiselle de... tous détails scolastiques. Faudroit-il aux personnes de notre sexe, pour appercevoir la vérité, tant d'universaux et de catégories, etc. et ne connoissons nous pas assez les miroirs pour regarder comme un jeu jusqu'au systême des monades? Vous voyez que le procédé dont j'ai cru qu'on pouvoit user pour procurer les connoissances philosophiques qu'une éducation choisie exige, est d'en donner un apperçu facile. Il

en résulte la plus belle et la plus précieuse manière de philosopher, celle de ces ames simples et pures, qui comme l'humble violette cachée sous un extérieur modeste, ne laissent pas d'être recherchées avec empressement, et de faire les délices de ceux qui les connoissent.

La dernière lettre dont vous m'avez honorée est bien propre à me suggérer des idées philosophiques: ainsi en donnant peu je reçois beaucoup; car si les miennes sont des flambeaux, comme vous le dites obligeamment, MADAME, ce ne sont, par comparaison, que des flambeaux phosphoriques : mais une personne éminente réduisant la

philosophie en pratique, est un astre destiné à indiquer le chemin à tous ceux auxquels il est permis de l'observer.

Je suis, &c.

Le Havre, 1 mars 1786.

LETTRE VIII.

MADAME,

Si dans l'éducation distinguée que l'on procure à une demoiselle, on peut ne lui présenter qu'un aperçu facile à l'égard de quelques sciences intellectuelles, ne convient-il pas de s'étendre davantage sur celle qui a pour objet de considérer les effets réciproques des corps naturels, les grands phénomènes que la nature nous présente, et de nous en dévoiler les causes ?

En entretenant Mademoiselle de.. de la surface et de l'intérieur de la

terre, de la mer et de ses profonds abymes, de l'atmosphère et de la vaste étendue des cieux, combien ne rencontrerez vous pas d'effets capables d'exciter sa curiosité, propres à lui donner la plus haute idée de celui dont la volonté seule suffit pour opérer de si grandes merveilles, et à la pénétrer de reconnoissance! Quelle différence entre l'admiration d'une personne instruite, et l'étonnement de celle qui ne l'est pas, à la vue de quelques grands météores! Quelle différence entre deux personnes privées des douceurs de la société, dont l'une peut trouver un nombre infini de ressources utiles et agréables dans les principes de la saine physique, tan-

dis que l'autre se consume d'ennui, où se livre à de frivoles espérances, à de superstitieuses pratiques! Cette science exige plus qu'aucune autre qu'on en saisisse bien les principes, à cause de la grande quantité d'applications, et nous ne manquons point à cet égard d'ouvrages élémentaires. Lorsque l'enfant chérie y aura puisé les principes et les connoissances générales, ou mieux encore lorsque, comme vous, MADAME, Mamoiselle de... aura suivi un cours particulier de physique expérimentale, rien de plus avantageux que de l'entretenir sur les grands effets qui se passent à chaque instant sous nos yeux, sur-tout lorsque vous y percevrez quelque chose d'extraor-

dinaire, car alors son attention sera plus grande.

Un jour que sur le champ de Mars les dragons accoutumoient leurs chevaux au bruit formidable de la grosse artillerie, que le corps-royal s'exerçoit à tirer sur un bateau, que les signaux annonçoient l'apparition de vaisseaux de ligne, que tout présentoit l'image de la guerre : le signe de la paix et de l'alliance céleste se fit voir sous une forme extraordinaire. Ce n'étoit ni ce bel arc, quelquefois triple, qui se réfléchissant dans une mer calme forme plusieurs cercles; ni, je crois, aucun de ceux qu'on avoit déja observés; c'étoit une iris en ligne droite et perpendiculaire. Ceux aux-

quels je le fis remarquer furent agréablement affectés par sa singularité, et il donna lieu à une conversation étendue sur la lumière et sur les couleurs.

Combien, MADAME, ne vous seroit il pas satisfaisant d'apercevoir pendant une promenade, ces images de l'astre du jour réflechi par des nuages composés de particules glacées! Ce phénomène rare, mais resplendissant, connu sous le nom de parhélie, dans lequel les habitans des contrées septentrionales ont vu jusqu'à six soleils sur l'horizon, comme dans les parasélènes on voit en même-temps plusieurs images de la lune; combien dis-je, ne vous seroit-il pas agréable d'en donner

à votre élève des explications claires et précises! Il en sera de même de ces lumières qu'on aperçoit le soir du côté du septentrion, et qui sont si vives qu'il semble que le soleil va se lever à un point de l'horizon où il ne se leva jamais, ce qui leur a fait donner le nom d'aurores boréales : elles sont souvent accompagnées de mouvemens très-vifs et de grandes lances, ayant pour fond une couleur de feu et un rouge semblable à celui du plus beau carmin. Ces effets fixent les regards tranquilles du physicien, et jettent, ainsi que les lumières zodiacales, le trouble dans l'ame des personnes peu instruites.

L'électricité atmosphérique qui

produit le tonnerre et les éclairs, est encore, ce me semble, un beau sujet d'entretien. Mais avec quelle satisfaction Mademoiselle de... n'écoutera-t-elle pas l'histoire des moyens par lesquels les physiciens de notre siècle sont parvenus à connoître l'identité du fluide électrique et de la matière de la foudre ! Vous savez, MADAME, que ce fluide qu'ils ont l'art de mettre en action dans leurs cabinets, dont ils augmentent à volonté l'énergie, et qui est, pour ainsi dire, à leurs ordres, produit entre leurs mains les mêmes effets que le tonnerre enfante chaque jour : vous savez encore que les métaux étant reconnus pour les meilleurs conducteurs de la matière de la fou-

dre et de celle de l'électricité, il s'en est suivi une découverte qui fait honneur à ce siècle : c'est l'invention des paratonnerres, par le moyen desquels, en soutirant la matière électrique surabondante dans une partie de l'atmosphère, etc., on parvient à préserver les édifices des effets de la foudre descendante ou ascendante, et conséquemment à nous en préserver nous-mêmes. Qui eût cru, il y a cinquante ans, qu'en frottant un morceau d'ambre ou de verre pour enlever des fragmens de plumes, on dût être conduit à diriger le tonnerre à volonté

Les phénomènes qui s'opèrent dans l'atmosphère terrestre ne fixe-

ront pas seuls l'attention de cette aimable enfant. Le spectacle magnifique qu'offre le firmament, et qui porte à la réflexion jusqu'aux personnes les moins réfléchies, fera sans doute sur Mademoiselle de.. la plus vive impression. Combien ne sentirez-vous pas de plaisir à lui faire connoître la cause et les lois des mouvemens célestes! Pourra-t-elle ne vous pas faire mille questions intéressantes sur la nature des astres, leur éloignement, leurs révolutions, leurs grandeurs, et sur l'espace immense qui les contient? Avec quelle surprise ne vous entendra-t-elle pas lui annoncer qu'il y a des astres si petits en apparence, et si éloignés, qu'on

ne les aperçoit qu'à l'aide d'instrumens d'optique ! et quelle sera sa satisfaction lorsque vous les lui ferez voir !

Dans la cinquième lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je dis, MADAME, qu'il seroit utile de faire entrer dans l'éducation la connoissance des organes des sens. Ces organes, trop foibles pour certains objets, ont besoin d'être aidés par des instrumens ; et ces instrumens, comme beaucoup d'autres que la physique emploie, sont eux-mêmes dignes d'être connus. Mais comment verrions-nous sans l'entremise de la lumière ? Il sera nécessaire, ce me semble, de faire observer à mademoiselle de.... qui connoîtra

déja ce fluide, l'état où nous serions sans ce bienfait du créateur.

Redescendue dans l'espace sublunaire, ne jugerez-vous pas à propos de lui faire connoître comment, en 1783, des physiciens françois, deux frères, MM. de Mongolfier, ont saisi d'admiration toutes les nations, en procurant un moyen facile pour nous élever majestueusement au-dessus des nuages; moyen à l'aide duquel on a osé, le 7 janvier 1785, traverser le Pas-de-Calais.

L'heureux sol que nous habitons ne vous fournira point l'occasion d'offrir à votre élève le spectacle effrayant d'un volcan en éruption, et difficilement celui d'une mine profonde; mais il est possible, étant

aussi bien préparée que vous l'êtes, MADAME, de faire de l'un et de l'autre des tableaux fidèles ; c'est assez pour l'instruction d'une demoiselle. Après celui de la triste habitation et des travaux des mineurs, la description des manœuvres adroites par lesquels ils viennent à bout de parer aux inconvéniens des mofettes, me paroît aussi une chose nécessaire. Celle des volcans tient à l'histoire du feu : par son action, l'eau réduite en vapeur acquiert une force si surprenante, qu'on est tenté de la regarder comme la cause des éruptions et des effets terribles qui les précèdent ou qui les suivent ; mais l'eau dans son état de liquidité, dans celui de glace, etc.,

offre encore des effets singuliers.

L'air, après avoir été considéré comme atmosphère terrestre, et comme corps sonore, intéresse encore plus par la nécessité dont il est pour la respiration; et la physique de l'économie animale est une des connoissances les plus utiles qu'on puisse acquérir. Je vous en ai déja parlé; mais comment ne pas revenir sur des objets de cette nature? comment passeroit-on sous silence l'histoire des gaz, qui seule exigeroit un cours particulier?

La faculté qui distingue les animaux des végétaux, est celle de sentir qu'ils existent; c'est-elle qui met une distance immense entre le plus petit moucheron et le cèdre

sur lequel il repose. La reproduction des polypes marins et d'eau-douce, etc.; les observations microscopiques, qui nous font apercevoir l'animalité où nous ne soupçonnions pas même l'existence, sont autant d'objets capables de réveiller la curiosité de votre élève, et de lui donner une très-haute idée de l'organisation animale.

Les végétaux qui tapissent si agréablement la surface de la terre, qui sont destinés à servir de retraite et de nourriture à l'homme et aux animaux, ouvrent, MADAME, un nouveau champ à vos observations, non plus seulement comme corps naturels, mais comme corps organisés. La végétation est une de ces

choses qu'on ne peut se lasser d'admirer lorsqu'on la suit depuis la germination jusqu'à la fructification; et cela est si facile dans quelques plantes annuelles, que le plaisir n'est accompagné d'aucune peine. L'inspection anatomique d'un arbre, d'une plante, fait voir entre autre dans les trachées, les étamines, etc., de si grands rapports avec l'organisation des animaux, qu'on ne peut qu'en être surpris; on croit même y remarquer jusqu'à une sorte d'irritabilité, d'où plusieurs savans se sont laissés séduire, et ont cru qu'entre la plante et l'animal, il n'y avoit que du plus au moins.

Mais comment faire pour suppléer la présence de la mer? L'océan

par son étendue, sa profondeur, ses contours, son fond, ses mouvemens réglés et accidentels, son calme perfide, ses tempêtes affreuses, ses abymes, ses écueils, ses courans, ses trombes, ses évaporations, sa salure, le tribut qu'il reçoit des fleuves, ses montagnes de glaces, ses productions, ses immenses productions! et tout ce que j'ignore, présente seul un nombre considérable de phénomènes, dont il est très-avantageux d'être instruit, et presque impossible de le bien être sans l'avoir vu. Cela me donne l'espérance de m'éclairer de nouveau par les délices de votre conversation, et d'être témoin de la surprise qu'aura made-

moiselle de.... à la vue de ce grand objet.

Si j'écrivois pour une personne moins instruite que vous l'êtes, madame, je descendrois jusqu'aux détails d'une grande maison, pour faire apercevoir à cet égard l'utilité des principes de la physique: mais ne perdons point de vue la plus grande de toutes. En considérant les ſciences intellectuelles, votre digne élève aura reconnu la supériorité de l'homme sur toute la nature; et en voyant dans les sciences naturelles ce même homme, contre sa constitution physique, traverser les mers, se perdre dans les nues, et redescendre tranquillement sur la terre; diriger la foudre à volonté, vaincre les

cétacées jusque dans leur élément, etc, etc., ne sera-t-elle pas prémunie contre ces discours captieux, qui placent à côté de lui le stupide animal, tendent à faire oublier que ce bel ordre que nous admirons aujourd'hui, cette magnificence créée pour manifester la puissance infinie, doit un jour se détruire, et que l'homme n'est jamais plus grand que lorsque dans l'esprit de l'église, il s'humilie devant son Créateur?

Je suis, &c.

Le Havre, 1 juin 1786.

LETTRE IX.

MADAME,

Mademoiselle de ... unique objet de vos soins maternels ne s'écartera jamais de la route que vous lui aurez tracée. Cependant comme nous voyons quelquefois des hommes instruits séduits par un intrigante, un charlatan, souvent obscurs, toujours méprisables, on ne doit rien négliger pour prémunir son élève ; car si quelque chose est capable de déparer, c'est, je crois, de donner dans ses sortes de piéges.

La charlatanerie promettant aux voluptueux des objets agréables, à

la cupidité les faveurs de la fortune, à la curiosité et à l'amour du merveilleux des choses extraordinaires, aux infirmes la santé, etc. doit-on être surpris de voir le nombre des dupes s'accroître avec enthousiasme ?

Afin de faire naître et de soutenir la confiance, elle emploie le langage des sciences et même celui de la religion ; la séduction passe de classe en classe jusqu'à ce que quelque homme de bon sens, quelque vrai savant trouve le moment favorable pour porter le flambeau dans cette région ténébreuse et démasque l'imposture.

La charlatanerie s'introduisit successivement chez les peuples les plus célèbres de l'antiquité. Les

Egyptiens et les Hébreux eurent de ces sortes d'imposteurs qui, abusant de la foiblesse et de la crédulité, se vantoient de guérir les maladies les plus graves par des amulettes, des divinations et des charmes. La philosophie et la culture des sciences et des arts ne purent en garantir les Grecs, et la majesté du peuple Romain n'en fut point exempte. Ces peuples si célèbres, qui regardoient presque tous les autres comme barbares, ont eu cela de commun avec les hordes de sauvages que nous connoissons maintenant dans l'un et l'autre continent. Devons-nous en être surpris, en nous rappelant, qu'excepté le peuple juif, ils étoient livrés aux su-

perstitions les plus absurdes : celui-ci même, environné de nations idolâtres, étoit exposé à recevoir des idées qui devoient lui être étrangères. Mais ne sembleroit-il pas que depuis la renaissance des lettres et des arts les François, éclairés d'ailleurs par une religion sainte, et dont le culte est si pur, dussent être hors d'atteinte à ce sujet. Cependant, MADAME, le ſiècle de Louis XIV eut ses charlatans, dont les histoires sont connues.

La capitale, où les sciences, les arts utiles et agréables semblent avoir établi leur empire, dont la langue eſt devenue presqu'universelle, etc. ne nous a-t-elle pas malgré ces avantages offert un nouvel

exemple de ce que peut la charlatanerie. Cette ſéductrice, ſous la figure d'un docteur allemand, arriva de Vienne à Paris en 1778, avec le projet simulé de délivrer l'humanité souffrante des dégoûts attachés à la science d'Hippocrate, et de donner naissance à l'ordre de l'harmonie; pour y parvenir, elle mit à contribution la physique, l'anatomie, la musique, les sciences occultes, etc, & forma une suite d'aphorismes. Sur le champ quelques doctes personnages, se croyant éclairés par une lumière divine, tinrent pour certain que la matière & le mouvemement sont le principe de l'homme; qu'une portion de ce mouvement devenu tonique

a déterminé sa formation, & est le principe de la vie; qu'il existe une propriété par laquelle l'homme est susceptible d'entrer, au moyen d'un fluide universel, en relation avec tout l'univers; qu'une circulation continuelle établit des courans rentrans et sortans, dont l'aberration constitue la santé ou la maladie, et qu'en rétablissant l'harmonie, c'est-à-dire, la juste proportion du fluide dans un individu, on rétablit la santé; qu'il n'existe qu'une maladie & qu'une manière de guérir en procurant une crise, etc; que cette crise se procure en agissant par des moyens indiqués et dont vous me permettrez, Madame, de ne pas suivre les détails indécens

non plus que les effets merveilleux attribués à une cause que les physiciens regardent comme un être d'imagination.

Il est vrai que, comme elle le devoit, la Faculté a sévi contre la prétendue doctrine; mais une partie de ses membres l'ayant adoptée, on a vu s'assembler chez le docteur allemand un grand nombre d'hommes, d'ailleurs estimables de toutes classes, et déposer chacun cent louis pour en être instruits. C'étoit le période de la fermentation; la physique ayant éclairé cette scène, le masque a tombé, l'enthousiasme a disparu, et le ridicule seul est resté. Souffrez, MADAME, que je cède à l'envie de vous

dire quelque chose à la gloire de ma patrie : la charlatanerie ainsi déguisée, s'y présenta en 1779, et ne réussit pas.

Un piége plus à craindre encore que celui-ci est tendu par une autre espèce de charlatanerie qui sait profiter des dispositions qu'ont pour la superstition, la divination, la magie et tout ce qui en dépend, certaines gens foibles et mal éduqués. La trame obscure de ces mystérieuses superstitions offre quelquefois des pratiques qui font horreur, soit qu'on les considère de l'œil de l'humanité ou de celui de la religion. Le moindre inconvénient est toujours le ridicule qui ne manque pas de devenir le partage

de ceux qui ont été séduits. Il est vrai que pour en garantir un esprit net et facile, les principes suffisent lorsque les applications à faire sont présentés naturellement; mais comme ceux qui ont intérêt de tromper sont fertiles en moyens, et que par une marche captieuse, ils déduisent de ces mêmes principes des effets ou des conséquences erronés, il est souvent difficile de s'en défendre pour quiconque n'est pas au courant. Afin que Mademoiselle de... soit à jamais à l'abri de ces sortes de surprises, ne vous sembleroit il pas utile, MADAME, de lui faire, avec tous les ménagemens possibles, l'histoire des événemens les plus

mémorables en ce genre et de leurs suites.

Pour l'homme éclairé des lumières de la foi et de celles de la philosophie, la connoissance de l'esprit est la première et la plus solide, quoiqu'on ne puisse l'approfondir qu'autant qu'il est nécessaire pour les rapports qui existent entre l'homme et son créateur. Il est donc un ordre de choses au-delà du physique, puisque la religion et la raison nous le prouvent. Les premiers hommes l'ont cru ; les philosophes de l'antiquité l'ont pensé ; les chrétiens le croient, et les nations les plus sauvages le croient aussi : c'est une vérité de tous les temps et de tous les lieux. La science des corps

a aussi ses mystères : nous pouvons nous féliciter des progrès que notre intelligence nous a fait faire dans l'une et l'autre de ces deux sciences ; mais nous devons avouer qu'il y a beaucoup de choses qui sont et demeureront sans doute sous le voile que l'auteur de la nature a étendu sur ses ouvrages , et dont lui seul peut disposer. Comme il y a eu des hommes que Dieu a remplis de ſon esprit pour la connoissance des choses surnaturelles , il en a doué aussi d'une intelligence supérieure pour cultiver celle de la nature. Nous avons donc, MADAME, une base solide dans l'une et dans l'autre, et c'est sur cette base que doivent être fondées toutes nos déterminations. Il

est à craindre que dans quelques circonstances particulières cette base n'ait qu'une solidité apparente. Une jeune demoiselle pourroit avoir été environnée de personnes qui auroient gardé jusque dans un âge avancé les préjugés qu'on leur auroit inculqués dans leur enfance, et qui les lui auroient transmis ; ce seroit-là l'une de ces larves nuisibles dont les ravages seroient d'autant plus dangereux qu'ils seroient plus cachés. Votre sollicitude & votre vigilance ne vous auront jamais permis de négliger une chose aussi importante. Que ne doit-on pas, MADAME, à une mère lorsque, par les soins qu'elle prend de notre éducation, elle nous préserve des

dangers qui nous environnent, et nous montre la vérité. Les félicitations que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser à l'occasion du bandeau accadémique, sont au-moins aussi honorables et aussi flatteuses pour la mienne que pour moi-même. En suivant votre exemple et vos leçons, votre aimable enfant augmentera votre gloire, deviendra votre couronne, et chacune de ses années y ajoutera un nouveau fleuron.

Je suis, &c.

Le Havre 24 août 1786.

LETTRE X.

MADAME,

Votre dernière lettre contient des choses si analogues à ce qui m'est arrivé depuis, que je crois pouvoir commencer celle-ci par vous en faire part.

Ayant eu à m'expliquer, auprès du CERCLE DES PHILADELPHES, sur mes occupations eu égard à la nature j'envoyai à cette académie la sixième de notre correspondance ; elle a fait naître le désir de connoître les autres. La bonne éducation dont les Créoles sont susceptibles eſt cepen-

dant si négligée dans cette grande colonie, qu'en m'invitant à y répandre mes idées, on s'est servi d'expressions les plus pressantes et les plus honorables.

Indépendamment de l'ordre qu'on peut et qu'on doit même mettre dans une correspondance, pourrois-je, MADAME, vous parler de l'Amérique, sans que la géographie se présentât pour faire le sujet de cette lettre. Cette science est la première que l'on ait fait entrer de nos jours dans l'éducation d'une demoiselle; on a enfin reconnu qu'il étoit ridicule qu'une personne bien élevée ne put prendre aucune part aux grands événemens de la société, ou qu'elle le fit sans con-

noissance de cause. Nos meilleurs géographes ayant traité leur partie relativement à cet objet, et y ayant fait entrer beaucoup de chronologie et d'histoire, ont rendu leurs ouvrages aussi agréables qu'utiles; de sorte qu'il est facile de se procurer une instruction solide, et je ne doute nullement que vous n'ayez donné à Mademoiselle de .... dès sa plus tendre enfance, des leçons élémentaires de cette science.

Le *Tableau général du genre humain* (1) que j'avois esquissé, ayant été gravé et mis sous vos yeux,

(1) Il doit recevoir ce titre : Tableau de l'état actuel des nations.

oserois-je

oserois-je me flatter, MADAME, que vous vous en servirez en entretenant votre élève. Je suppose donc que vous lui parliez d'un peuple quelconque ; après le lui avoir fait connoître par une vue générale prise sur ce tableau, et lui avoir fait remarquer la place qu'il occupe sur la surface de la terre et sous tel climat, qu'il est ou catholique ou séparé de l'église, mahométan ou idolâtre, savant ou ignorant, civilisé ou sauvage, humain ou cruel ; que ceux qui le composent sont blancs, noirs ou bronzés, olivâtres, basanés ou jaunâtres; petits, moyens, grands ou très grands ; bien ou mal faits, beaux ou laids, nus, polygames, etc, vous pourriez conti-

nuer en lui faisant observer que tous ou presque tous croient l'immortalité de l'ame, distinguent le bien et le mal moral, ont d'eux-mêmes des idées assez avantageuses pour s'estimer au-dessus des autres, ont des arts une intelligence, un diſcernement qui feroient souvent honneur à l'homme civilisé. Ce tableau donne aussi, avec les principaux points géographiques, un précis de l'état actuel, auquel, aidée de cartes particulières et d'un plus grand détail, il est facile, ce me semble, de faire suivre l'historique, soit en remontant vers les premiers temps, soit en redescendant et en suivant le fil de la chronologie de

l'histoire et de la géographie ancienne et moderne.

La religion, comme le principal objet, peut devenir encore ici la base de cette sorte d'instruction, parce qu'en la considérant dans la religion naturelle et la tradition, dans la loi écrite et dans la loi de grace, on y trouve les époques des opinions qui ont écarté les nations du culte du vrai Dieu, et on a lieu de remarquer combien elles ont influé sur le moral et sur le politique.

J'avoue qu'il est désagréable, qu'il est même affligeant de voir que pour de grandes contrées, le période, le moment où le flambeau de la foi y a répandu la plus

vive lumière est passé; de voir, par exemple, quelques parties d'Europe, d'Asie et d'Afrique sur la Méditerranée, livrées au mahométisme, après avoir édifié toute la terre par la pratique des plus éminentes vertus où le christianisme puisse élever l'homme. C'est ici, MADAME, que ma foible instruction fléchit sous le poids du sujet. Il n'en sera pas ainsi de la vôtre; ce que je ne fais que tracer légèrement en quelques lignes, recevra dans vos entretiens toute l'étendue, la dignité et l'énergie nécessaires. Rome et l'Italie reçurent la foi, et elle nous fut transmise : suivons-la vers l'occident ; de Palos en Espagne, elle passa avec Christophe

Colomb, en 1492, en Amérique. Autre coup d'œil effrayant : immédiatement après l'étendard de la religion marchoit la barbarie. Au moment donc où je vous parle de religion, où mon esprit ne devroit être occupé que de mœurs douces, la cruauté et la barbarie se présentent tout-à-coup ; et ne la voyons-nous pas subsister encore jusque dans quelques-unes des colonies européennes ? C'est une chose sur laquelle il me semble vous voir fixer l'attention de Mademoiselle de.... afin que jamais ni préjugé ni usage ne lui permettent de la méconnoître, & qu'elle ne trouve point le moyen de s'insinuer dans son cœur ou dans son esprit.

Ce qui accompagne ordinairement la géographie s'étend à une foule d'objets qui présentent encore le champ le plus vaste à vos observations ; il vous sera aisé de faire parcourir à cette enfant chérie ce tortueux labyrinthe, en lui enseignant à ne jamais se dessaisir du fil à l'aide duquel elle pourra en examiner tous les rapports avec la plus grande tranquillité, et acquérir en conséquence le repos dans une étude qui devient pour beaucoup une distraction nuisible. L'une des choses, je crois, MADAME, les plus nécessaires et les plus agréables est de faire connoître les peuples : quel que soit celui que vous fassiez considérer à Mademoiselle de..., il aura une

place déterminée par des sections de méridiens et de parallèles, et il semble que cela doive être pour tous. Cependant, il y a une exception dont la remarque est ici d'une grande importance; celui que j'ai en vue est un phénomène dans l'ordre politique; seul entre tous les autres, il est depuis plus de dix sept cents ans errant, étranger en tous lieux, sans chef, sans autels, sans sacrifices: la nation Juive, toujours opprimée et jamais anéantie, porte donc un double caractère de réprobation & de protection qui est l'un des plus grands miracles, et l'une des preuves les plus évidentes de la vérité de la religion chrétienne. L'importance de cette remarque me

conduit à une autre, que si vous jugez à-propos vous ferez faire à votre digne élève, c'est qu'il est des hommes infiniment plus écartés de la voie que ne le sont les Juifs : quoique nés au sein de la vraie religion et dans un royaume florissant, ils s'efforcent d'être sans patrie, sans prince, sans autels, sans sacrifices, et selon l'expression de l'Ecriture, sans Dieu en ce monde ; ce sont nos cosmopolites et sceptiques modernes.

Cette variété de formes et de couleurs, qui se trouve aujourd'hui entre les hommes, et qui a été plusieurs fois le sujet de dissertations savantes, peut faire naître des doutes dans l'esprit d'une jeune per-

sonne ſur la commune origine des nations, qui sont bientôt dissipés, lorsqu'on est à portée de se procurer une instruction solide ; il suffit de savoir que la plupart des savans se sont accordés sur ce point. Je vous vois, MADAME, faire passer sous les yeux de Mademoiselle de... des Circassiennes au teint de lis, de belles Grecques, en lui faisant remarquer la différence de leurs traits d'avec ceux que les artistes grecs nommoient des traits barbares, ce qui s'aperçoit plus volontiers dans le profil. Mais permettez que je vous invite à faire usage de ce crayon que vous menez avec tant de facilité, pour lui faire mieux sentir ces différences ; avec ce se-

cours, vous ferez contraster sur la scène la stature et les traits mâles des Patagons ; la laideur des Kalmouks ; la beauré noire des Ialofs ; le teint cuivré, le front aplati et la singulière attitude des Caraïbes ; les Lapons, les Tartares et leurs rapports avec les Chinois, etc. Le point de comparaison pourroit être choisi dans la nation françoise à cause principalement de l'air libre, noble, aisé, insinuant de ceux qui la composent. Les figures d'Apelle, qui sur tous les autres peintres l'emportoit pour la grace, devoient être prises sur de semblables modèles.

Après avoir considéré la forme et la couleur des différens peuples,

il vous paroîtra sans doute nécessaire de disserter sur leur langage. Celui de l'Hottentot est, je crois, l'un des extrêmes ; le nôtre, qu'on estime le plus propre à communiquer les idées, sera l'autre. La connoissance des langues conduit nécessairement à celle des lettres, des arts, et même à celle des sciences, champ vaste qu'il conviendroit encore de parcourir ; mais rien n'est peut-être plus intéressant et plus agréable à une jeune demoiselle, plus propre à fixer son attention, ou à la lui faire renouveler de temps en temps que le détail des costumes, sur-tout chez ceux qui s'éloignent le plus de nos usages.

« *La mode, objet des soins de*

« *l'oisive ignorance*, » peut donc entrer pour quelque chose dans la connoissance que l'on doit acquérir des peuples. Quel tableau plus varié, plus riche, sur-tout en remontant de siècle en siècle par nos usages françois et autres à l'antiquité la plus reculée ? Le costume oriental présenta toujours d'assez beaux modèles, et peut encore offrir des formes grandes, et quelquefois appropriées à la nature ; il contraste avantageusement avec la mesquinerie du nôtre. Vous avez pu remarquer, MADAME, combien le cercle que parcourent nos faiseurs de modes est souvent étroit ; ils ne paroissent pas connoître ce beau simple, qui ajoute, pour ainsi-dire, à l'é-

légance de la nature, et que nos artistes, s'ils étoient consultés, pourroient leur indiquer ; alors on ne donneroit pas dans des extrêmes. Il faut cependant avouer qu'il y a une liberté fine et délicate dans nos usages ; que le goût avec lequel nous traitons ces bagatelles est inimitable, et fait le désespoir des étrangers ; que nous possédons l'art si difficile de faire de rien quelque chose de joli ; qu'un ruban, une gaze prennent entre nos mains, un air libre et galant, un certain accord, je ne sais quelle grace. Tout cela cependant, quoique bien frivole, influe désavantageusement sur les mœurs.

Le théâtre des plus grandes sin-

gularités en fait d'opinions, d'usages et de modes est sur-tout remarquable chez les peuples demi-civilisés, même sauvages : c'est en parcourant l'Afriqueet l'Amérique avec les voyageurs, que l'on trouve une source intarissable de bizarreries qui peuvent donner occasion à une élève bien conduite de juger sainement de la valeur de ces choses.

J'aime à me persuader, MADAME, qu'en suivant ainsi la surface de la terre, vous ferez observer à Mademoiselle de.... quelle est la misérable condition de notre sexe chez les différens peuples, et toutes les humiliations qu'on lui fait éprouver. Revenant ensuite sur notre France, vous pourrez lui dévoiler les

causes qui ont donné lieu à un traitement plus humain et plus conforme aux lois divines : ne peut-on pas croire que ce soit ici le fruit de la bonne éducation qui régnoit déja, lorsque nos preux chevaliers recevoient leurs lances de la main des dames ? Vous l'avez compris, MADAME, et c'est cette persuasion qui vous a fait rechercher de quoi composer celle de votre élève ; mais s'il est possible que je m'entretienne quelquefois utilement avec vous sur ce sujet, je sens souvent combien mes connoissances sont au-dessous de ce qu'elles devroient être, pour coopérer aux vues sublimes que vous avez conçues de la chose la

plus importante pour le bonheur de Mademoiselle de...

Je suis, &c.

Le Havre 6 décembre 1786.

LETTRE XI.

MADAME,

Dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire relativement à la géographie, je considérois le flambeau de la foi éclairant, comme le soleil, tantôt l'orient, puis l'occident, et s'avançant alternativement vers le septentrion et le midi.

Un objet plus particulier pourroit vous occuper maintenant, celui de faire connoître la France à Mademoiselle de..., et comment les peuples qui l'habitoient entrèrent dans l'église. La gloire de cette grande monarchie, et des trois races

qui l'ont gouvernée, tient essentiellement à la manière dont ils ont conservé ce précieux dépôt, depuis le cinquième siècle, jusqu'au dix-huitième, où notre Monarque se glorifie comme ses augustes aïeux du titre de ROI TRÈS-CHRÉTIEN, et où ceux qui sont consacrés au ministère divin, tiennent ainsi que leurs prédécesseurs le premier rang. Il vous sera facile, MADAME, en considérant ces objets sous un autre point de vue, d'exposer la succession des événemens dans l'ordre politique sous la première, la seconde et la troisième race; l'état des pernes et des choses dans les différens siècles; la formation, la promulgation des lois, etc.; la réunion

successive des grands fiefs, etc, et sur-tout le renouvellement des sciences et des arts, le progrès des connoissances, l'établissement des académies, la perfection de notre langue, devenue pour ainsi dire universelle, qui ont préparé le siècle lumineux où nous vivons. Ne vous semble-t-il pas qu'on puisse reprendre seulement les choses les plus essentielles et les plus agréables, afin de ne point surcharger son élève, et lui procurer cependant ce qui est nécessaire, ne l'oublions jamais, plus pour entendre que pour parler.

J'aimerois qu'on fît parcourir à une demoiselle dans le cabinet, chacune de nos provinces avec toute la réflexion possible, en considé-

rant, d'après les grandes vues et les détails précieux de la géographie physique, l'état actuel de l'agriculture, des arts, du commerce ; qu'on y joignît même de très-légères notions de la guerre, de la marine, etc. Ce coup d'œil général donne lieu à un grand nombre d'observations.

Entre l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, la France est de tous les royaumes de l'Europe le mieux placé; les avantages qui lui viennent de cette position, sont si frappans que Mademoiselle de... les saisira avec la plus grande aisance. Cette charmante enfant verra, par exemple, qu'un François peut choisir le degré de température qui lui convient ou lui plaît : que tandis

que l'un de nos compatriotes prend ses plaisirs, ses amusemens sur la glace, l'autre dîne sous un oranger. Cette sagacité et cette aménité qui accompagnent toujours les instructions que vous donnez, MADAME, fera naître ou plutôt fortifiera dans votre élève l'amour de la patrie, qui doit nous inspirer de la vénération pour les rois et les grands hommes en tous genres, qui ont soutenu ou illustré la monarchie pendant près de quatorze cents ans; un grand attachement à sa religion, à ses lois, à ses usages, un amour tout particulier pour les lieux où nous avons pris naissance, qui porta toujours les hommes choisis à leur faire honneur de leur talens, ou à les sou-

tenir de leur crédit. Et s'il étoit besoin de joindre les exemples aux préceptes, combien n'en trouverions-nous pas dans les peuples les plus illustres de l'antiquité! Les Grecs nous en fourniroient d'excellens : ils nous offriroient même un parallèle à faire des mœurs des Athéniens avec les nôtres ; leur politesse, leur langage, la culture des sciences, des beaux-arts, les lettres et la philosophie, la vivacité de l'esprit, le dirai-je ? leur frivolité, en seroient les objets essentiels. Vous pourriez m'objecter que ce dernier article, joint à quelques autres, est regardé comme la cause de la décadence d'Athènes et de la perte de toute la Grèce ; mais nous

ne nous occupons pas de l'éducation des hommes ; si celle de la capitale vous paroît trop athénienne, celle de nos ports de mer tient un peu de celle de Sparte.

Ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, MADAME, de vive voix et par écrit sur les délices de la vie champêtre, me rappelle encore l'agriculture qui est portée en France à un très-haut point, et me fait croire que vous en aurez souvent entretenu Mademoiselle de... Les longs séjours que vous faites dans vos terres, au milieu des jardins, des champs, des vignes, des prés, vous mettent à portée de donner les préceptes en présence des objets. Vous n'aurez point à

regretter d'avoir à cultiver dans cette enfant chérie une de ces ames froides et apathiques qui voient avec indifférence, et les beautés de la nature, et les richesses de nos productions. De retour à Paris, deux moyens se présentent pour augmenter ces connoissances ; l'un est de jeter un coup d'œil ſur le *Cours complet d'Agriculture*, que nous devons à M. l'abbé *Rozier;* l'autre de voir les belles expériences tentées aux environs de cette capitale par M. *Parmentier* : car, je dois vous dire que la conversation et la correspondance de ces deux hommes précieux à l'humanité ont contribué beaucoup à diriger mon attention vers ces objets d'utilité. Le premier

premier de ces deux savans, qu'on a long-temps vu à la tête d'une célèbre école vétérinaire, et voyager par ordre du roi, en faisant dans ces cours d'agriculture théorique et pratique d'heureuses applications de tout ce que nous offre la physique moderne et expérimentale, a élevé son ouvrage à un degré de perfection qui le fait admirer de toutes les nations, et traduire en plusieurs langues.

Le second, après avoir long-tems & utilement éclairé du flambeau de la chimie toutes les manipulations et les pratiques qu'on employoit à la fabrication des comestibles, porte depuis quelques années ses connoissances sur le grand

objet dont j'ai l'honneur de vous entretenir. Il a eu la gloire de voir les meilleurs praticiens assemblés autour de lui, de s'entendre nommer le *Bienfaiteur-du-Peuple*, et de fixer avantageusement sur sa personne les yeux du monarque bienfaisant qui nous gouverne.

Combien ne me féliciterois-je pas, MADAME, en continuant de vous écrire, si je m'apercevois de nouveau que ma façon de penser se rapprochât de la vôtre. Malgré tous les soins que nous prenons mutuellement de distinguer les choses les plus propres à concourir à une éducation soignée, je crois qu'on doit se persuader que le but essentiel ne doit point être de rendre savantes

les personnes de notre sexe, mais de les disposer à parcourir avec dignité la carrière qui leur ſera ouverte.

Une réflexion se présente ; c'est que si vous lisez mes lettres à madame de... ou à madame la comtesse de L..., elles ne leur présenteront point le style agréable, léger, spirituel, etc, qui caractérise celles de nos dames françoises et particulièrement les vôtres, dans lesquelles j'ai toujours remarqué ce sel attique qui fait les délices des esprits délicats. Je crois donc, MADAME, ne pouvoir mieux répondre à votre invitation honorable, qu'en vous engageant à ne jamais écrire qu'en présence de mademoiselle de...; c'est le moyen

le plus efficace de former son jugegement et son style.

Je suis, &c.

Le Havre, 20 mars 1787.

LETTRE XII.

MADAME,

En continuant de faire concourir les préceptes avec la présence des objets sur lesquels ils sont donnés, il me semble vous voir conduire mademoiselle de... dans nos temples. Là, plus que par-tout ailleurs se, trouvent réunis les grands exemples qu'on doit se procurer lorsqu'il est question de perfectionner son goût dans les beaux arts. La montagne sur le penchant de laquelle vous avez fixé depuis quelque temps votre demeure, va en

offrir une belle occasion. Le temple magnifique, monument de la piété de Louis XV, élevé sous l'invocation de ſainte Geneviève, préſentera à son esprit un fait historique, bien capable de lui faire comprendre combien la vertu se fait admirer dans tous les ſiècles, et jusqu'à quel degré de gloire la vraie piété peut élever les personnes de notre sexe, en apprenant quelle fut Geneviève, et en apercevant l'édifice qu'on élève sous son invocation, près de treize cents ans après ſa mort; honneur que n'obtiendront jamais un nombre considérable d'hommes très-distingués par la force de leur esprit et par leurs talens.

Rien de plus ordinaire, MADAME, que de voir des perſonnes les mieux disposées à goûter les productions de l'architecture, être fort peu sensibles à leur présence, faute de quelques préceptes aisés à saisir, qu'on auroit pu leur donner : il y a pourtant telle de ces productions dont la beauté surprend tout-à-coup, mais elles sont rares ; vous saurez les choisir. De ce nombre sera sans doute le pérystile du temple dont nous parlions, qui, formé d'après les plus beaux modèles de l'antiquité, en réunit les beautés.

Une personne comme Mademoiselle de... ne doit pas distinguer seulement dans l'architecture un ordre d'avec un autre ; il convient

qu'elle pénètre les causes des effets, c'est-à-dire, l'harmonie des proportions, la manière grande qui paroît dans son tout comme dans ses parties , le bon goût des profils, la juste application et la richesse des ornemens. Vous sentiriez,peut-être, MADAME, quelque peine à ne pas faire observer à cette aimable enfant que les porportions des ordres grecs ne sont point de caprice : on pense que la hauteur des colonnes fut réduite sur le corps humain; que le dorique représente le caractère de force et de grandeur qui se trouve dans la taille d'un homme à l'âge viril ; l'ionique , l'élégance de celle d'une femme ; et le corinthien, la sveltesse de celle d'une

fille. C'est donc par une convenance bien entendue, qu'un temple consacré sous l'invocation d'une vierge s'annonce par l'ordre corinthien , et qu'il seroit ridicule de décorer une salle de concert avec l'ordre toscan , et la façade d'un arſenal avec le composite.

L'architecture civile, ou l'art de bien bâtir les temples, les palais, les académies , les salles de ſpectacles , les hôtels , et même le maisons particulières, est, je crois, la seule branche dont on peut occuper une demoiselle , afin que d'un coup-d'œil elle puisse observer, en silence, si l'architecte y a rempli trois objets intéressans, la solidité, la commodité et la beauté. La pre-

mière dépend principalement de l'assiette & des fondemens, du choix des matières et de la manière de les mettre en œuvre. La commodité naît d'une situation avantageuse, d'une distribution qui rende l'édifice propre aux usages auxquels il est destiné, de ce que par une sage ordonnance chaque pièce ait une communication libre avec celles qui y ont rapport, et de ce que chaque partie satisfasse à son usage, sans nuire à celui des autres. Quant à la beauté, elle émane principalement de ce que je viens de vous dire sur les ordres, etc. C'est encore, MADAME dans les fêtes publiques que vous aurez occasion de faire remarquer cette partie; les arcs-de-triomphe, les colon-

nades, les palais, les temples magnifiques, dont s'embellissent ſubitement les places pour charmer les yeux et parler à l'esprit. Ceci nous rapproche insensiblement de la sculpture, presque toujours unie à l'architecture. Vous aurez déja fait observer à votre élève, en lui faisant prendre le crayon, que les figures qui composent un groupe doivent contraster ingénieusement, les passages de lumière y être ménagés de manière à en dessiner les parties; que la composition en doit être historique, pittoresque et poétique; que la bienséance morale, et le costume doivent y être observés, les chairs paroître flexibles; qu'on doit y remarquer l'action muscu-

laire, etc, mais toujours à travers un précieux épiderme; qu'il doit être disposé de manière à présenter des lumières unies entre elles, répandues sur de larges parties qui les fassent apercevoir, quelquefois soutenues par de vastes demi-teintes, et des masses d'ombres, afin que l'illusion s'augmente par une sensation tranquille, par l'aperçu des contours, et sur-tout par des effets tendres et agréables. Vous n'aurez pas oublié, MADAME, la beauté, la noblesse, des caractères, la vérité et la variété des expressions. Quelques bas-reliefs précieux vous auront fourni l'occasion de faire remarquer à mademoiselle de... que ceux qui

reçoivent une lumière directe, ou qui sont loin de la vue, doivent avoir plus de relief que ceux qui sont proches, exposés à une lumière voisine et glissante; que dans ces sortes d'ouvrages les épaisseurs doivent être ménagées et variées de plan en plan, parce qu'il en résulte des effets de lumière qui, détachant un plan d'un autre, font du bas-relief une sorte de tableau qui porte l'illusion aussi loin que ce genre le permet.

Les morceaux de peinture qui ornent nos temples, & qui représentent quelques grands traits d'histoire vous offriront les moyens de lui faire connoître toutes les parties de ce bel art. Pour juger de la

composition, on doit distinguer l'invention et la disposition. L'invention, ce me semble, consiste à bien choisir le moment le plus avantageux dans le trait d'histoire ; à n'y introduire que le vrai ou la vraissemblance ; à saisir ce qui peut caractériser le mieux le sujet ; à n'y faire entrer que des objets qui en soient dignes : et si l'allégorie s'y trouve, ce ne doit être que comme un voile transparent. Dans un tableau bien disposé, la principale figure s'y fait remarquer sous une lumière et dans une place avantageuse, et les objets convenablement placés s'y prêtent un mutuel secours. On remarque que la partie du dessin est soignée, à des airs de tête no-

bles, à des contours légers, coulans, ondoyans; à des figures sveltes, délicates et gracieuses : la nature y paroît embellie sans ressortir du vrai, l'équilibre et la pondération y sont observés; l'action musculaire répond à des gestes ronds et précis ; les draperies sont amples, flottantes, légères, ondoyantes; les plis en sont grands, naturels et aisés; elles flattent les parties qu'elles recouvrent; les figures sont artistement groupées, et la perspective linéaire bien entendue. Vous savez aussi, MADAME, que le coloris donne aux objets peints la plus grande vérité : on y considère leur couleur propre, celle de la lumière, les demi teintes, les reflets, et l'om-

bre qui en est la privation. Les effets d'un tableau bien colorié, sont d'appeler le spectateur, de lui plaire, de lui faire reconnoître les objets, sans avoir eu le temps de penser à leurs formes, de présenter des effets piquans, des accords entre les couleurs qui produisent des sensations agréables. De l'union des principes les plus spirituels du dessin et du coloris, ainsi que de l'imitation des effets choisis de la lumière, résulte l'effet le plus séduisant que la peinture puisse nous présenter, presque entièrement ignoré des anciens et connu des modernes, sous le nom de clair-obscur : c'est la source de l'illusion ; on croit voir la nature; on croit apercevoir l'espace, ce

qui est produit par la disposition avantageuse des lumières et des ombres largement répandues, unies entre elles, et environnées par des demi-teintes encore plus grandes, d'où résulte aussi l'unité d'ojet.

Si en présence d'un tableau votre élève ressent une partie de la joie, de la compassion ou de la tristesse, qu'elle auroit éprouvées en voyant la chose même, elle saura que c'est l'effet de l'expression totale, à laquelle doit être subordonnée l'expression particulière qui naît en partie de la touche. Mais que de délicatesses, que de convenances, que de bienséances, pour réussir dans l'expression des passions, et sur-tout des passions douces.

En faisant considérer les grands morceaux de peintures à Mademoiselle de..... ne vous semblera-t-il pas nécessaire, madame, de lui faire observer qu'on ne doit pas exiger que toutes ces parties y soient également bien traitées, et de lui faire retenir que dans les arts dont le dessin est la base, la grande difficulté n'est pas de finir et de détailler beaucoup, mais de savoir supprimer à propos le travail, pour ne laisser que le nécessaire. Combien de personnes en jugent autrement !

Dans ce que je vous écris maintenant, quoique j'emprunte le langage de celui qui a contribué à mon instruction, je craindrois de

m'appesantir sur des choses qui vous sont plus familières qu'à moi, car pourrai-je, oublier, MADAME, la méthode et la facilité avec lesquelles je vous ai vue dessiner? Je suis très-persuadée que cet art d'imitation a occupé Mademoiselle de... dès sa plus tendre enfance; vous le lui aurez fait pratiquer sans contrainte; sous vos yeux elle aura apprsi à figurer comme à parler, et les préceptes achèveront ce que l'habitude aura commencé.

Si les occupations agréables doivent se partager entre les deux sexes, il semble que l'art de l'imitation devroit être de notre côté: j'y joindrois la musique unie à la poésie, et j'abandonnerois presque

tout le reste. L'art d'imiter les objets naturels par quelque moyen que cc soit, qui s'accorde si bien avec la vie sédentaire, fut toujours pratiqué par les personnes de notre sexe, même d'un rang éminent. Homère nous fait voir les princesses troyennes occupées à de beaux ouvrages de points, qui représentent des suites d'histoires et d'objets agréables.

Je serois tentée, MADAME, de passer sous silence la musique, que vous possédez si bien, si je ne craignois que votre modestie ne m'en fît quelques reproches. La difficulté d'exécuter, qui suppose une grande habitude de la touche, du doigté, de lire, de phraser, &c,

assez de goût pour entrer dans toutes les idées du compositeur, sentir, rendre le feu de l'expression, pour saisir l'ensemble, et qui laissent les personnes d'une éducation ordinaire dans la douce illusion de se croire musiciennes, vous satisferoit peu; vous désirerez que l'enfant chérie, qui avoit déja six ans d'exercice du clavecin, lorsque vous me fîtes l'honneur de me le mander, apprenne à diriger d'après elle-même la succession des sons, de manière à produire des chants agréables, et à unir à chacun de ces sons une succession régulière de deux ou de plusieurs autres, qui frappant l'oreille en même-temps la flattent par leurs accords. C'est la connoissance de

ce physique des sons mélodieux qui produit des sensations agréables, et celle de ces inflexions vives, parlantes, qui imitent la nature, et dont le propre est d'émouvoir et d'opérer des effets prodigieux, que vous vous proposerez, en vous occupant de ce bel art. Combien l'application de ce que je me permets de vous dire à ce sujet, n'est-elle pas heureuse dans l'harmonieux instrument dont nos temples sont en possession! Je crois que l'habitude nous rend trop peu sensibles aux effets d'un grand orgue, et au mécanisme admirable qui sert à les produire. J'aime à me persuader que vous mettrez ma-

demoiselle de... à portée de le connoître.

Oserois-je me flatter, MADAME, que dans quelques-unes de vos lettres vous voulussiez bien me faire part de ce que vous penſez sur l'état actuel de notre musique françoise? J'ai moins en vue dans cette demande, ce sentiment, cet image renfermée dans l'unité d'expression, et qui forment les airs, que notre récitatif, cette espèce de chant qui imite les inflexions de voix du déclamateur, qui approche beaucoup de la parole, où l'on peut faire usage des transitions harmoniques les plus recherchées, et des plus savantes modulations, qui devient d'autant plus intéres-

sant, qu'il est renfermé par une juste étendue.

Plus je vous parle des beaux-arts, plus je sens combien cette lettre peut devenir superflue, par la connoissance que vous en avez. Environnée, comme vous l'êtes, d'académies, de lycées, de musées, ne trouverez-vous pas à inspirer à votre digne élève le goût ou au moins la connoissance de la poésie? C'est une peinture parlante, comme la peinture est une poésie muette. Tous les beaux arts n'ont qu'un même principe, et tendent également à l'imitation de la belle nature, pour élever l'esprit jusqu'au sublime; les moyens seuls sont différens. Mais il n'est pas fort ordi-

naire

naire qu'on occupe long-temps une demoiselle sur les règles de la poésie, et il semble que plusieurs y aient réussi, sans se donner la torture, comme font la plupart des poètes. On en est persuadé, en lisant les ouvrages de mademoiselle de Scudéri, de madame de la Suze et de la tendre Deshoulières, qui toutes trois font l'honneur du Parnasse françois, et figurent en dansant au sommet du monument de ce nom, qui orne la bibliothèque du Roi, et duquel je vous fis voir une bonne estampe.

Les expressions flatteuses employées dans la dernière lettre dont vous m'avez honorée, sont comme autant d'invitations nouvelles à conti-

nuer une correspondance qui m'est devenue d'autant plus précieuse, qu'elle me rappelle à chaque instant vos délicieuses conversations, et me font regretter de plus en plus de n'en pouvoir jouir. Je vous avoue, MADAME, qu'elles me seroient bien utiles pour continuer à vous écrire. Elles m'avoient disposée, sans que nous nous en fussions aperçues, au choix des sujets de quelques lettres : je désirerois beaucoup qu'étant renouvelées, elles me disposassent à celles qui pourroient les suivre.

Je suis, &c.

Le Havre, 28 novembre 1788.

A MESSIEURS du cercle des Philadelphes, au Cap-François.

MESSIEURS et très-honorés confrères,

En me faisant l'honneur de ceindre mon front du bandeau académique, vous m'avez imposé des obligations ; et vos lettres, aussi obligeantes qu'honorables, m'ont indiqué la manière de les remplir (1).

(1) Voyez le paragraphe inséré dans l'avertissement, pag. xiij.

Née et élevée dans un port de mer (1) très-fréquenté par les Créoles de l'un et de l'autre sexe, je n'ai pu ignorer combien ils sont susceptibles de recevoir une éducation distinguée. La vivacité de leur esprit, et la délicatesse de leurs organes, les rendent également propres aux excellentes impressions qui naissent des principes de la religion, de la culture des sciences, des beaux-arts, et même à ce qui est du ressort des graces ; et s'il est vrai, comme l'on ne peut en douter, que l'inaptitude soit le plus grand obstacle à l'éducation, les heureuses disposi-

(1) Le Havre.

tions contribuent autant et plus à sa perfection, que l'habileté des maîtres : cependant on doit se ressouvenir, que la manière d'enseigner concourt efficacement aux progrès de l'élève. L'exemple d'un nombre assez considérable de Créoles éduqués en France, et plus encore la présence des savans qui brillent au milieu de la colonie, auroit dû détruire la négligence qui semble se perpétuer à cet égard. A tant de modèles, on peut ajouter l'avantage de tirer de la métropole les meilleurs ouvrages sur ce sujet, et sans doute celui de se procurer des institutrices et des maîtres aussi vertueux qu'instruits, en les récompensant, et sur-tout en leur accor-

dant toute la considération due aux talens. Qui peut donc, MESSIEURS, entretenir cette négligence dont vous vous plaignez ?

Vos dernières lettres, la conversation des personnes qui ont vécu dans la colonie, quelques réflexions sur des Créoles que j'ai eu occasion de connoître, et des remarques faites dans nos provinces, m'ont fait naître quelques soupçons à ce sujet : c'est donc uniquement sur ces soupçons que sera fondée ma réponse.

Je crois qu'on doit regarder l'éducation en général, comme un bien qui se perpétue non-seulement dans les familles, dans les villes, mais même à l'égard d'une nation entière ; la France nous en offre une

preuve. Il est aisé aussi de remarquer, sans sortir de l'Europe, que la civilisation d'un peuple ne s'opère que par degrés : quelque effort qu'on fasse, il faut que l'exemple et le temps viennent retracer les premières impressions, qu'elles se fortifient, qu'elles se transmettent d'âge en âge, et que dans quelques circonstances favorables, l'élite de la nation ou celui qui la gouverne, puisse, en lui inculquant son énergie, lui imprimer un caractère. Ne vous semble-t-il pas, MESSIEURS, que ce soit-là le véritabe but auquel nous devons tendre? Vous n'ignorez point quel fut le caractère de chacun des peuples les plus célèbres de l'antiquité, et com-

bien celui des François leur est préférable. Vous ne serez donc ni embarassés sur le choix, ni fatigués de chercher en vain dans l'antiquité la plus reculée, ni dans l'Europe moderne, un modèle qui s'offre de lui-même dans vos personnes.

Quelle que soit ou paroisse être la foiblesse de l'éducation particulière, ce mot éducation suppose parmi nous qu'une instruction puisée dans les livres élémentaires, avouée par l'église, aura précédé. Les préceptes en sont si lumineux, qu'ils donnent à toutes personnes d'un sens droit une supériorité fort grande, même sur les philosophes les plus distingués de l'an-

tiquité païenne. Ils paroissent avoir ignoré, pour la plupart, quel étoit leur principe, et quelle seroit leur fin, la raison de leur existence, et l'emploi qu'ils devoient faire de leurs facultés, ce que sait un enfant chrétien, auquel l'église a enseigné ces choses d'une manière si simple et si conforme à la raison, qu'il en peut faire toute sa vie une juste application, et se trouve par-là à l'abri des incertitudes auxquelles il eût été livré. Il n'y a donc, MESSIEURS, pour les pères, mères et institutrices, aucune excuse légitime de ne point faire précéder toute autre partie de l'instruction par celle-ci.

Ce que je viens d'établir ne per-

met pas de penser que l'éducation puisse faire des progrès rapides dans la colonie ; mais aussi ne doit-on point désespérer du succès. Je crois que l'établissement d'une académie étoit la chose la plus propre à fonder des espérances, et à faciliter les moyens. Ne vous sembleroit-il pas utile que le Cercle publiât quelque plan général, aisé à saisir, et dont on pût faire des applications particulières? Que ne puis-je vous entendre à cet égard, MESSIEURS, cela me dispenseroit d'écrire! mais puisque vous m'en avez pour ainsi dire imposé la tâche, je continuerai. L'une des principales objections qu'on fait ordinairement, est la longueur du temps qu'exige une

éducation soignée, et en cela, vous savez qu'on s'en fait une fausse idée. Il y a très-peu de connoissances qui exigent pour les acquérir un temps considérable, lorsqu'on est bien conduite, et que l'élève est dans l'âge où jouissant encore de toute sa mémoire, elle commence à faire un usage aisé de son entendement. Si alors on lui présente les choses d'une manière claire et précise, qu'on ne passe point des bornes de l'instruction à celle de la science, il est presque indubitable qu'elle les saisira avec facilité, et qu'elle saura plus en quelques mois, que l'on ne sait ordinairement en plusieurs années, d'où naît la nécessité d'avoir des maîtres choisis.

Il me semble que cela n'est pas difficile, au moins dans les villes. Quand l'instruction est prise en commun, peu de maîtres suffisent pour beaucoup d'élèves; et je serois portée à croire que, sur-tout dans les commencemens, il seroit utile que les enfans fussent réunis, et n'eussent aucunes liaisons avec les esclaves : ce n'est pas que l'esclavage soit incompatible avec les plus éminentes vertus, puisque dans l'esprit même du christianisme, c'est absolument indifférent d'être esclave ou de ne l'être point; mais il n'en est pas moins vrai que le plus grand nombre, dans cette classe malheureuse, appartenant à des hommes souvent peu vertueux, contractent,

ne fût ce que par l'imitation, des inclinations vicieuses, et cherchent à se dédommager de la contrainte, en s'y livrant sans réserves. Le reste vous est connu, MESSIEURS; vous savez aussi combien l'espèce d'ignominie que l'injustice attache à un esclavage même forcé, influe sur les sentimens, et combien il est essentiel d'éloigner ses enfans d'esprits bas, timides, superstitieux, afin qu'ils ne donnent point dans ces vices, et dans ceux qui en sont les suites nécessaires. Il faut au contraire leur procurer la conversation des personnes d'une ame grande, d'un esprit élevé, qui, parlant avec autant d'énergie que de dignité, peuvent leur former le jugement, leur donner par l'exemple, de l'élé-

vation, de la noblesse, et l'heureuse habitude de ne fonder leur sentiment que sur des principes certains. On acquiert encore par la fréquentation des personnes d'une éducation choisie, ces graces, cette noblesse extérieure, cette pureté de langage, en un mot, cette urbanité qui distingua toujours la nation françoise de tant d'autres.

Quoique j'aie l'honneur d'être attachée à plusieurs sociétés savantes, je ne balancerai point à déclarer que le but de l'éducation doit être fort éloigné de former des académiciennes. La partie de l'éducation qu'on peut regarder comme savante, doit, ce me semble, être réservée à celles qu'une espèce de

vocation particulière y appelle.

Vous n'ignorez pas, MESSIEURS, quelle impression fait sur nous la noble simplicité des anciens, combien nous sommes touchés lorsque l'histoire nous présente le tableau de leurs mœurs. Nous voyons dans les peuples les plus célèbres, par leur étendue, la durée de leur empire, leurs progrès dans les sciences et les beaux-arts, leur valeur guerrière, en un mot par-tout ces grands caractères réunis ; nous voyons, dis-je, les princesses et les femmes illustres de ces nations mener une vie sédentaire et occupée, descendre dans les plus menus détails de tout ce qui concerne leurs palais, et porter même jusqu'au dehors ces soins

et cet amour du travail. Sans tendre à ramener entièrement cette heureuse simplicité, l'éducation actuelle ne pourroit-elle point avoir pour but, MESSIEURS, d'en répandre l'esprit sur ce qui peut cadrer avec nos mœurs, et nous préparer à la chose la plus essentielle aux yeux de la religion comme à ceux de la raison, je veux dire à une sorte d'indifférence pour les richesses : la simplicité rendroit les richesses moins nécessaires, et moins d'amour pour les richesses faciliteroit la renaissance des mœurs simples.

Je viens d'indiquer que l'un des points essentiels de l'éducation publique et particulière, fut toujours,

même chez les personnes d'une naissance illustre, d'apprendre à s'occuper à des ouvrages utiles. Je n'ai point besoin de rappeler ceux qui naissoient sous les mains des princesses troyennes dans le palais de Priam, encore moins de suivre cet usage, depuis ces temps reculés jusqu'à nos jours : tout cela vous est connu. Je dois donc me borner à vous dire, MESSIEURS, que pout les personnes de mon sexe, qui osent prendre sur leur compte de s'occuper dans le cabinet, ces sortes d'ouvrages manuels sont un délassement utile, et pourroient offrir quelques ressources dans les vicissitudes de la fortune. Une chose qui vous est aussi bien connue,

et qui ne m'a point échappé malgré l'éloignement, c'est l'aptitude singulière qu'ont les Créoles pour tout ce que l'on peut nommer imitation; le moyen que je propose ici est à la portée du plus grand nombre, et pourroit avoir des suites heureuses; il est simple, la religion en fait un précepte, le monde le permet, et la sagesse l'exige. Ces occupations, trop tranquilles pour quelques individus, peuvent être précédées et suivies par les soins qu'exige l'intérieur d'une maison : je ne connois guère ceux de la colonie, mais quels qu'ils soient, ils doivent avoir besoin d'être dirigés par un œil, et, me passera-t-on de le dire, par une main exercée.

Ce qui pourroit encore concourir efficacement à l'éducation des personnes du sexe trop isolées, c'est la lecture, mais que d'inconvéniens ! Il me semble vous voir frémir, MESSIEURS, en pensant à cette quantité immense de livres obscènes et captieux dont on inonde les colonies, sous les noms spécieux de productions agréables ou philosophiques, où l'on peint d'un style séduisant la tendresse, la volupté et le faux héroïsme, dont l'effet le plus ordinaire est d'entretenir la mollesse, et d'exalter l'imagination, de jeter le désordre dans le cœur, de nourrir la distraction et la paresse, d'affoiblir la pudeur, de diminuer le

respect pour l'autorité légitime et le culte divin. De bonnes lectures, au contraire, pourroient contribuer à la culture de l'esprit, à la pureté des mœurs, à prémunir contre la fausse philosophie et contre les ennemis de l'autel et du trône, à former le jugement, à épurer le langage, à entretenir l'amour du devoir, de la politesse, des bienséances, etc. J'écris ceci, MESSIEURS, avec d'autant plus de confiance, que j'ai aperçu les mêmes sentimens dans les ouvrages, soit manuscrits, soit imprimés, que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Puissent donc ces sentimens devenir ceux de la colonie! puissent les lettres que

j'ai jointes à celle-ci produire l'effet que vous en attendez !

Je suis, &c.

Le Havre, 2 mars 1788.

FIN.



